

Mémoire sur Drieu la Rochelle

Masahide IKEBE

Il nous a semblé assez intéressant de suivre, quoique d'une manière succincte, l'évolution d'un intellectuel représentant plus ou moins un des états d'esprit d'entre deux Grandes Guerres. Cette évolution a vu son aboutissement dans le mouvement fasciste après un long pèlerinage de pensée. Nous avons indiqué dans chaque chapitre les facteurs qui avaient favorisé sa conversion tout en nous axant sur ses écrits principaux, romans et critiques.

Toutefois, il nous faut bien préciser que ce que nous avons tenu pour éléments de sa conversion n'est qu'une partie de l'ensemble plus complexe et que nous n'avons pas vu son activité plus concrète pendant l'Occupation. Notre but se réduit avant tout à expliquer les motifs de son engagement à ce mouvement maudit et la poussée intrinsèque desdits motifs.

I

En tant que premier pas pour suivre la trajectoire des idées de Drieu la Rochelle, il vaudrait mieux aborder son enfance bien que ce soit une méthode un peu conventionnelle, mais toujours est-il que la pensée et la vie de ses premières années ont pu exercer des influences non moins négligeables sur la formation de cet écrivain. Il est invraisemblable que la pensée quelle qu'elle soit, formée dans le cadre de l'enfance se dissipe totalement avec l'écoulement du temps, comme la brume. Elle est beaucoup plus persistante qu'on ne le croit et devrait figurer, sous une forme ou une autre, comme ce qu'il convient d'appeler «l'expérience originelle». Cette expérience peut aussi constituer bel et bien un point de départ. Si nous nous plaçons sur ce point de vue, nous nous voyons obligés de prendre comme indice *Etat Civil* (1921) et *Rêveuse Bourgeoise* (1937); le thème central de ce dernier est de dépeindre ou de retracer le processus de l'effondrement d'une famille bourgeoise de la fin du 19^e siècle jusqu'au début du 20^e siècle, autrement dit, l'auteur a voulu représenter le déclin et la décadence de la vieille société en prenant comme modèle une vieille famille bourgeoise vouée à l'écroulement. Dans ce roman amalgamé de fiction et de réalité, nous pouvons y puiser bien des suggestions et des images de Drieu et de sa famille, surtout le portrait de son père à qui il avait la hantise de ressembler et qui incarnait à ses yeux un «homme râté», malgré tout cet ouvrage demeure un roman dans son ensemble. Dans ce sens, *Etat Civil* pourra nous

fournir des indications plus précises sur Drieu la Rochelle, étant donné son caractère autobiographique. En nous appuyant donc principalement sur ce texte, nous allons voir de façon succincte une configuration de son idée au temps de son adolescence.

Drieu la Rochelle est né à Paris, le 3 janvier 1893, dans une famille où «le drame de la jalousie de la mère et le drame de l'argent étaient si déclarés». (Il dit aussi de sa famille dans son *Récit Secret* : «Et pourtant la vie de famille ne m'a offert que des épreuves rebutantes, j'ai vécu entre un père et une mère que déchiraient l'adultère, la jalousie et les tracasseries d'argent. En dehors, j'avais affaire à des camarades vis-à-vis de qui le contrecoup de tous ces ennuis me rendait timide et ombrageux»). Il aimait pourtant sa mère lorsqu'il dit : «J'aimais sa jeunesse, son sexe, son parfum, les grâces de la tendresse. J'aimais sa chair comme elle aimait la mienne». (*Etat Civil* p. 37) ou bien encore «J'aimais les baisers de ma mère plutôt que sa bonté. J'aimais être dans sa chambre, près d'elle, respirer ses armoires qui s'entr'ouvraient. Je ne frappais pas longtemps, à la seconde d'entrer chez elle, pour la surprendre dans l'abandon de la physionomie et de la posture». (*ibid.* p. 37-38) Mais enfant, Drieu voyait sa mère sortir le soir avec désespoir (Pierre Andreu, Drieu, témoin et visionnaire). Quant à son père qui était royaliste, il le voyait rarement et il ne l'aimait pas. Dans la *Rêveuse Bourgeoisie*, l'auteur fait dire par Yves à son père Camille le Pesnel : «Je suis un lâche comme toi, je suis ton fils. J'ai toujours eu horreur de toi, toujours peur de toi. Je m'étais juré de ne pas te ressembler. Il me semblait que je te haïssais trop pour te ressembler» (p. 440). Dans ce roman le trait de l'auteur est cruel et sans pitié pour Camille le Pesnel par rapport à la mère traitée toujours d'une manière attendrie : celui-ci est dépeint comme menteur, poltron, volage, vaniteux, enfin foyer du malheur de tout. En un mot, il le présente comme un homme raté. On ne peut pas identifier ce Camille avec son père mais du moins il nous serait permis de deviner son sentiment envers lui. Alors comment vivait Drieu dans son enfance ? Il n'a pas suffisamment bénéficié de l'affection de ses parents et de ses copains, il écrit : «Par suite de diverses circonstances, j'ai vécu beaucoup avec ma grand-mère. C'est l'être au monde que j'ai le plus aimé. La crainte de sa mort me tirait des larmes de tendresse et c'est vers elle que je me suis d'abord tourné pour interroger mes compagnons humains sur le monde» (*Etat Civil* p. 51) On trouvera la même figure douce de la grand-mère chez Mme Ligneul de la *Rêveuse Bourgeoisie*. Sa grand-mère était une femme qui ne «s'intéressait qu'aux hommes et qui méprisait les femmes et jetait tout au plus un coup d'œil sur celles qui pratiquaient comme elle l'humilité et le dévouement». (*ibid.* p. 53) D'une part, elle relève de ces femmes classiques qui peuvent mettre à côté leur moi par instinct et suivre leur compagnon de vie sans exprimer leur sentiment, d'autre part elle n'a pas de sympathie pour ses homologues. Elle est loin de prendre conscience d'une existence intérieure de ces deux forces antagonistes. La sortie de son moi

inconsciemment refoulé est son rêve nourri par la lecture de livre de voyage ou des histoires de héros historiques. Elle fait partager à Drieu son rêve et lui confie. «Et la grande affaire dans la vie lui paraissait être un homme réussi» (ibid. p.53). C'est par elle que le petit Drieu avait reçu des enseignements des "comeagnons humains sur le monde". Et c'est elle encore qui lui avait appris la vertu masculine qui lui deviendrait chère. Si bien que l'influence de sa grand-mère a été immense pour la formation de l'infrastructure psychologique de cet enfant "ultrasensible" ou "délicat". Comme elle rêvait d'un homme réussi, il voulait l'être à l'encontre de son père râté, tout en se sentant menacé du cas de ce dernier, Drieu rappelle : «Elle ne me parlait que de vigueur et d'audace, m'avertissait de bassesse qui m'attendait si mon corps n'était pas redoutable». (ibid. p.57). Il sera aisé de comprendre comment «vigueur, audace et corps redoutable» devinrent pour lui une sorte d'idée fixe; plus tard, ces notions apparaîtront dans ses romans et des écrits divers et deviendront même une clef de sa vie. Par exemple, plus de vingt ans après l'Etat-Civil, on peut en voir l'incarnation dans un personnage. «Il (Jaime Torijos, le révolutionnaire) était admiré et aimé des officiers et des soldats parce qu'il y avait dans son corps une force et une audace extraordinaire. Il était aimé des femmes pour la même raison». (L'homme à cheval p.9) Sa passion pour le sport en serait déduite, ce culte de la force corporelle et morale constitue une des causes de sa conversion au fascisme, ce dernier proclame jusqu'à l'extrême la robustesse du corps et de l'esprit. Beaucoup plus tard, quand il participera à la guerre, il ressentira fortement la carence de ces qualités chez les Français à travers l'expérience du front. Nous y reviendrons. Et bien, il décrit sa grand-mère qui a gravé des influences dans la profondeur de son esprit : «A jamais soumise à toute autorité, elle n'était pourtant pas satisfaite des hommes auprès de qui elle avait vécu, ni de son père, ni de son mari.» (Etat-Civil p.54) Il a trouvé dans le salon de sa grand-mère un album dans lequel il a découvert avec passion les soldats et le chef qui «galopait à travers les Alpes. Calme sur un cheval pur, il déchainait des ouragans de cuirassiers.» (Etat-Civil) p.43-44 Cet homme lui a inspiré le mépris, la monstrueuse ignorance du danger. Il déclare : «J'ai connu Napoléon avant la France, avant Dieu, avant moi.» (ibid. p.45) C'est certainement ce que voulait sa grand-mère, tandis que son grand-père «type de cette classe moyenne qui n'a gardé intacte de ses traditions que sa faculté laborieuse, qui se réfugiait dans une conception languissante du passé» interdisait à Drieu, le fils aîné, de sortir librement. En se souvenant de lui, il écrit : «Quoiqu'il en soit mon grand-père avait peur de tout. A la maison il avait peur des voleurs cachés sous les meubles, dans la rue il tremblait d'être écrasé, il redoutait le froid, le chaud, s'épouvantait des inventions et petits changements de la science; honnissait les sports et l'agitation des astres. En dépit de la verte opposition de ma grand-mère il a dressé contre ma croissance une mons-

trueuse force d'inhibition. » (ibid. p. 56) Drieu montre bien à quel point son grand-père était «craintif» au premier chapitre de la *Rêveuse Bourgeoise*. D'un côté, les parents qui s'entendent mal, et, de l'autre la grand-mère désireuse mais soumise et le grand-père, bonhomme traditionaliste et pusillanime. Dans ces conditions familiales, la conséquence est facile à deviner. Il deviendra malgré lui un garçon rêveur, qui cherche dans la solitude sa joie. C'est justement une direction contraire à celle que sa grand-mère se représente de son petit-fils, sans toutefois oser le pousser à pratiquer ce qu'elle lui raconte à cause de sa soumission à son mari ou de sa propre peur. Et il dit «Jusqu'à quinze ans, j'ai vécu la vie d'un bourgeois pusillanime et casanier» (ibid. p. 144) et «je prenais l'habitude de bavardages infinis où je dépensais illusoirement mon ardeur physique» (ibid. p. 57). Il trouvait le plus souvent dans la lecture le moyen du défolement de sa jeune énergie opprimée dans le cadre de cette vie bourgeoise moyenne et force lui était de se plonger dans un univers fantastique en faisant pour ainsi dire une objection de soi envers les actes héroïques des protagonistes qu'il y rencontrait. L'état de rêve plus entier, le plus béat, fut celui où m'enfonça pour des années la lecture (.....) La lecture dévora peu à peu ma vie» (ibid. p. 61). S'il peut endurer cette vie introvertie et contradictoire à son sentiment ou à son désir et qu'il ait pu s'y plonger tant bien que mal, son tempérament y a sans doute largement contribué, mais il convient de souligner le fait qu'il a vécu une vie assez bornée et isolée, ce qui prendra une profonde signification dans son avenir car, premièrement, on peut supposer aisément que cette vie a pu façonner l'étoffe de l'écrivain grâce à cette abondante lecture et à la composition de ses rêveries; deuxièmement, le fait qu'il ait été élevé soi-disant dans une ambiance surprotégée a pu vraisemblablement produire et enraciner une sorte de complexe d'infériorité physique vis-à-vis des jeunes de sa génération : conséquence de l'insuffisance de fréquentation avec eux. Il en recherchera l'ersatz : trouver et construire des images de héros pour s'y assimiler lui-même. Il vénère et vénèrera la puissance et la force de ces héros. En dépit de son acharnement à la lecture et à la rêverie, le désir de franchir le cadre de sa famille sédentaire tournait violemment en lui. Il crie : «Non, tout de même je ne me vois pas moisir encore dans ce puits de mon âme. Non, j'ai horreur de moi. Ce que je veux, ce n'est pas moi, c'est le monde. Je veux toutes les choses.» (ibid. p. 151) Ces phrases démontrent bien son sentiment d'alors. Il grillait de s'émanciper d'une entrave de cette famille bourgeoise moyenne et surtout de lui-même, afin de découvrir un autre moi qui pourrait s'harmoniser avec son appétence et son rêve. Sans parler de son adolescence, son histoire intime fut vraiment, jusqu'à ses derniers jours, une poursuite de cette émancipation de son moi insatisfait. Un enfant vulnérable, délicat et sédentaire. Un enfant bourré d'imaginaires. Un contraste net avec des gamins gambadant dans les rues! Sa vie intérieure se développera tout en impliquant.

deux poussées concurrentielles: celle qui tend à la méditation métaphysique et celle à l'action violente. Tantôt l'une l'emporte sur l'autre et vice versa dans sa vie réelle. Il ne sera jamais content de son être manquant de l'un ou de l'autre. Là réside le drame de Drieu la Rochelle ! Ainsi évoque-t-il : «Mais moi je suis mort à seize ans sans avoir connu cette libération. Je me suis complu à languir dans cette prison vieille et délabrée de la pensée sans corps.» (ibid) Malgré tout, ce souhait de connaître le monde et de toucher les choses sera réalisé dans un certain sens à travers la vie scolaire qui l'arrache provisoirement de son univers exigü. D'ailleurs l'école, au début, ne parut pas être un paradis pour lui, qui avait passé beaucoup de temps parmi les siens. «Je n'étais jamais sorti de ma famille. Je ne m'étais jamais trouvé pendant plusieurs heures à plus de trente mètres de ma mère et de ma grand'mère» (ibid. p.94) En plus, c'était un enfant ressentant sans cesse une sorte d'infériorité physique. Il avoue : «J'avais peur des camarades que j'allais trouver : pour m'aiguillonner parce que j'étais tardif, on m'avait souvent comparé aux autres enfants, à ces inconnus, de telle sorte que je m'imaginai plus bas qu'eux et que je m'attendais à un mépris universel». (ibid. p.93) Ainsi en récréation à l'école, il ne jouait pas par crainte de montrer sa maladresse. Et Drieu de dire : «Je me suis désolé tout un jour, me reniant, enviant ces enfants heureux d'être tout pareils et de se rouler dans une certitude commune.» (ibid. p.97) En repassant ainsi des citations, on est tenté de se représenter Drieu mince et chétif, ce qui n'est pas le cas, il était grand et bien fait sur le plan physique. Comme je l'ai indiqué plus haut, de cette idée de faiblesse ou de cette sorte de complexe développé en lui, on devra en rechercher la cause principalement dans la circonstance familiale. Il est tout à fait possible qu'au début il se soit complu dans cet état d'esprit. Pourtant il découvrit une sorte de récompense, c'est-à-dire une réaction contre ses copains dans le domaine de l'intelligence. C'est une autre force qui pourra l'égaliser, voire lui permettre de surpasser les autres. Il s'est reconnu : «quelle force étrangère naquit plus tard. Un autre m'avait envahi. L'âme d'un héros s'était logé pour quelque temps dans mon corps. Mon intelligence florissait. J'apprenais tout. Je retenais tout. J'étais sage ; j'étais maître de ma langue, de mes mains, de mes yeux.» (ibid p. 104) Les connaissances remarquables du petit Drieu, amoncellées à force de lecture, ont concouru à attirer à coup sûr l'attention de ses amis ; son éloquence dans la classe épatait les enfants. Il a fini par surmonter ce mépris universel qui le hantait toujours, grâce à sa force intellectuelle. Le voilà ranimé qui déclare : «Les récréations étaient pour moi de bienheureuses divagations.» (ibid. p. 105) Malgré tout il pataugeait dans ce complexe car il continue de dire : «pourtant j'étais maladroit et faible» ou bien «je souffrais là comme dans mon lit ou dans la rue, de ma faiblesse». Se sentir tel ou se reconnaître tel devient une propension mentale à lui, laquelle persiste toute sa vie en son for intérieur. Par

exemple, treize ans après cet ouvrage, dans la Comédie de Charleroi, on peut lire encore des phrases qui abaissent son physique : «Je ne savais pas me servir de ma baïonnette. je n'avais pas beaucoup de muscle», (p. 80) etc..... Bien qu'il fût un vaillant soldat, blessé au front à plusieurs reprises, ce sentiment ne l'avait pas quitté. Il ne le quittera jamais. Drieu la Rochelle est un homme en effet tourmenté, tiraillé entre deux courants intérieurs ; ce fond spirituel le pousse tantôt à l'exaltation de l'action violente tantôt dans une sorte de quiétisme comme on le voit dans son Mémoire de Dirk Rasp ou dans Récit Secret. Tandis qu'il s'émerveillait de la vigueur et de la beauté corporelle, il confirmait aussi ceci : «Je ne m'étais jamais battu, J'avais jamais prouvé la supériorité de mon poing. Mais les hommes se soumettent volontiers à l'esprit, à tous ses simulacres, à la ruse. J'avais toujours à la bouche des exaltations ardentes.....J'étais exhorté par l'éloquence des prêtres.» (ibid. p. 108) Ainsi vont de pair le débordement de la force intérieure et le complexe du physique. Tout en se rassurant sur sa valeur intellectuelle, il a cependant tenté de surmonter d'une manière pratique la hantise de la faiblesse qui le tourmentait. Les phrases suivantes nous racontent combien Drieu adolescent s'imposait d'efforts afin de se procurer une virilité de corps. Il évoque : «je me suis levé à six heures, à cinq, à quatre heures du matin, puis je suis retombé à neuf, dix, onze. J'ai manié des poids devant la glace pendant vingt, dix, cinq minutes. J'ai couru la nuit au Bois de Boulogne ; impatient d'amorcer un entraînement. D'énormes efforts sans lendemain, ce n'était que des désirs. Cela tournait aux futilités d'un ascétisme d'amateur. Je me couchais avec une couverture, en janvier, la fenêtre grande ouverte. Je montais sur les toits pour vaincre le vertige.» (ibid. p. 157) Il est possible que cette alternative psychologique ait beaucoup contribué à la formation de sa personnalité. D'où vient paradoxalement son idéal, qui est la base même de l'ensemble de ses idées, idéal dont il proclamera la réalisation un jour, c'est une unité harmonieuse de l'esprit et du corps; il en souffrait la dissidence. Il dit : «je n'étais pas mûr pour la résurrection de la chair, la réunion de l'âme et du corps séparé si longtemps par le malentendu d'une certaine civilisation.» (ibid. p. 158) Il va de soi que c'est une réflexion ultérieure. Mais à ce sujet il faudra noter son séjour en Angleterre, car il lui a révélé ce qu'il convoitait; il a vu dans les Anglais se passionnant du sport une incarnation de cette réunion de l'âme et du corps; il trouvait que les Anglais réalisaient cette résurrection de la chair dans la matière sportive. La source de son anglomanie peut remonter de cette petite expérience d'adolescence. Il est tout à fait plausible qu'une moindre expérience exerce une grande influence sur un être aussi sensible. Alors que ce court voyage en Angleterre lui a valu ce qu'on vient de voir, il a été amené à comparer ce peuple avec le sien. Il se rappelle : «Nos hommes étaient petits, chétifs, laids et cédaient à l'influence de leurs femmes plus fortes et plus belles. Ils se risquaient depuis quelque temps à confron-

ter un courage abstrait à l'énergie musculaire de la race anglo-saxonne. » (ibid. p. 164) "Nos hommes" peut-être aussi Drieu lui-même ! Le courage abstrait, il a tenté de s'en débarrasser et l'énergie musculaire, c'est ce qu'il poursuivait en courant dans le Bois de Boulogne comme en manipulant le poids dans son adolescence. Drieu disait toujours que le Français d'antan connaissait tout comme l'Anglais une grande magnificence corporelle, mais à cause du "malentendu d'une certaine civilisation" il a perdu cette vertu. Et maintenant, dit-il, « notre conception de l'exploit physique était devenue de plus en plus abstraite et nous étions absorbés par des bavardages dans les cafés ou la conversation dans des salons, les mille soins de l'amitié, de la famille et de l'amour. » (ibid. p. 169) A vingt ans, il a retrouvé l'idéal dans l'univers du Moyen-Age, qui concrétisait, selon lui, l'unité du corps et de l'esprit. C'est un esprit chevaleresque ou d'un homme à cheval. Vingt ans après, il développera cette idée du Moyen-Age en disant : « le Moyen-Age a été une magnifique époque de jeunesse. Cette jeunesse a triomphé non seulement dans les mœurs, mais dans les arts, la poésie, la philosophie, la religion. Etant une époque de jeunesse, c'est une époque de force physique. » (Notes Pour Comprendre le Siècle p. 9) A vrai dire, Drieu n'a pas été le seul à tenter de trouver un monde idéal dans le Moyen Age ou dans celui classique, Alfonse de Chateaubriant, Robert Brasillach et surtout Charles Maurras préconisaient en contre partie de la société moderne une société strictement hiérarchisée. Il semble que cet aspect traditionaliste soit commun à presque tous les écrivains qui ont été attirés par le fascisme. Royalisme, anti-égalitarisme, négation du progrès ou du scientisme, etc. . devront être interprétés sur cette position de pensée et Drieu pensait que d'antan, l'homme était rigoureusement harmonisé par ce qu'il y a de corporel et de spirituel et qu'il n'existait pas, en lui, de dissociation de ces deux éléments, c'est-à-dire "la pensée sans corps" que l'on peut découvrir chez l'homme moderne, empoisonne et désagrége par une évolution dite de la machine et de l'industrie. Il faut attendre bien sûr encore des années pour que cette conception soit exprimée sous une forme nette dans le système de la pensée de Drieu. Pourtant nous avons intérêt de retenir cette inclination vers le passé en tant que clef pour cet écrivain.

Maintenant, il sera convenable de résumer d'une manière schématique, en conclusion de ce premier chapitre, la figure du jeune Drieu. Nous avons d'abord vu que la situation familiale a joué un rôle non négligeable pour le développement de son état d'esprit, en d'autres termes, elle a fait naître en lui un ineffaçable sentiment de complexe pour le physique. Ce complexe lui a valu, au début, une aliénation vis-à-vis d'un monde extérieur. Il a recherché l'ersatz dans la lecture assidue et s'est immergé dans le monde de l'imagination; toutes deux lui avaient fait découvrir un autre mérite recélé en lui, c'est-à-dire une force intellectuelle. Ainsi se sont produits les deux éléments opposés en lui ; l'un est la confiance intellec-

tuelle et l'autre l'envie de la force physique ou bien l'idéalisation de l'activisme. L'un poussé à la littérature et l'autre à l'engagement politique. C'est une unité inséparable chez lui. Tantôt ils se réconcilient, tantôt ils se querellent. Il recherchera leur réconciliation d'abord en lui, ensuite dans la société où il vit. On devrait repérer par là le motif de plusieurs de ses tentatives littéraires et politiques.

II

Etant né en 1893, il avait juste 21 ans, lorsque la Guerre de 14 a éclaté, il se trouvait donc dans la fleur de l'âge. La guerre deviendra pour lui un grand événement et se constituera dans sa vie une époque cruciale.

Premièrement, la guerre a été pour lui, par excellence, l'occasion d'un premier contact authentique avec le monde extérieur en d'autres termes, d'une émancipation de son cadre vital. Deuxièmement, à travers la guerre qui nous transporte dans une situation extraordinaire où l'on risque sa vie, il a pu trouver un nouveau sens de la vie et la guerre s'offrit en quelque sorte comme une chance de découvrir la passion de la jeunesse et celle de la solidarité et de l'amitié moyennant des expériences inexorables dans les tranchées. Enfin et surtout elle a ouvert un débouché à son désir ardent de l'action. Il évoque son impression lors du déclenchement de la guerre : « La force consommait à se consumer dans une bibliothèque, une caserne, quand la guerre éclata. Les murs que je désespérais de briser se renversaient au souffle des trompettes. » (Mesure de la France p. 23) C'est justement par la guerre et par suite la mobilisation qu'il a pu briser ce mur qu'il ne croyait plus pouvoir franchir un jour. La vraie vie de Drieu la Rochelle commence exactement à ce moment-là. L'expérience dure et cuisante au front persiste désormais en lui et deviendra un des plus grands éléments qui guidera sa ligne de conduite. Comme nous l'avons vu, la guerre fut une bonne occasion de satisfaire son désir secret. Il dit : « Aussi loin que je remonte dans la conscience de ma vie, j'y trouve le désir d'être un homme. Dans le temps de l'enfance, dans le temps de la pureté, j'ai voulu donc être un soldat ou un prêtre. » (La Suite dans les Idées p. 9) La guerre impliquait autre chose que l'action. Elle était un tremplin de la libération des contraintes et elle était à la fois un moment de l'émancipation du Moi et de la redécouverte d'un autre Moi. Il a dû reconnaître à travers cette expérience son identification française et surtout occidentale. Mais gardons nous de nous presser !

Dans un certain sens, il est possible de dire qu'il était devenu prêtre non par le sermon mais par les paroles et les livres littéraires, enfin sous une forme d'écrivain. Eh bien, que représentait la guerre réelle ? Il est évident qu'elle revêtit le caractère d'une guerre moderne qui rejeta tout ce qui se référait aux choses humanitaires : une guerre cruelle ! Cette guerre, à laquelle il a participé avec transport, résonnait d'une façon un peu lugubre en lui. Parce que pour Drieu, nourri d'im-

gination, la guerre aurait dû s'offrir comme l'occasion de devenir «un homme.» L'image de la guerre qu'il concevait était celle où les hommes se battent chevaleresquement. En somme ce qu'il se représentait était un champ de bataille «d'hommes à cheval.» Il avoue donc : «Je craignais que cette guerre ne fût un grand remue-ménage de camelote, un spectacle à bon marché où l'on voit les bouquiniers se satisfaire du même pauvre plaisir que les terrassiers.» (Mesure de la France p. 24). Evidemment ce qu'il a rencontré sur les champs de batailles était la cruelle réalité de la guerre moderne où la machine à tuer occupe la première place. Rien d'humain ne figurait dans cette guerre à qui il avait confié son rêve d'adolescent. Dix ans après la guerre, dans un de ses romans, un jeune homme se souvient de la guerre en visitant l'ancien champ de bataille : «l'armée commençait à disloquer. Sous les premières fureurs du feu, ses parties se séparaient les unes et les autres. Déjà elles se voyaient à peine ; bientôt elles ne se verraient plus. Et pendant quatre ans, leurs efforts et leurs souffrances s'en iraient, parallèles, sans jamais se rencontrer. L'artillerie et les infanteries se cherchaient et ne se trouvaient pas. Et les généraux étaient ailleurs. Déjà nous n'étions plus que des groupes perdus dans l'abominable solitude des champs de bataille modernes, chaque homme creusait sa tombe, seul devant un destin d'ailleurs pareil à celui du voisin car la nature, réglée par la science, travaille en série et ne cherche plus la fantaisie.» (La Comédie de Charleroi p. p. 52—53) Soit, tout compte fait la guerre moderne ne peut être autre chose que ceci dans le monde moderne où tout est réglé par la science et le mécanisme et dans lequel le sentimentalisme de l'homme n'a pas de place à occuper. Ce qu'il a pu en retirer était donc parfois teinté d'amertume et de déception. Elle l'avait dégoûté à ce point qu'il a songé à certain moment au suicide. Mais il faut préciser que, du moins, il a pu confirmer ceci : «Charleroi. La Marne. Il faut que je sache. Il faut que nous sachions. C'est là que s'est nouée ma vie.» (Mesure de la France p. 27) Drieu la Rochelle est resté au front quatre ans durant lesquels il a été touché deux fois assez gravement par les balles ennemies. En dépit des blessures subies, sa volonté ferme ne lui a jamais permis d'abandonner le front. Comme nous l'avons vu, ce qui obsédait et tourmentait le jeune Drieu était la conscience d'être faible et pour mettre fin à ce complexe, il s'imposait des exercices physiques. Il jouait également dans l'univers imaginaire en se figurant des images héroïques des vaillants. Enfant d'un bourgeois médiocre, pas très riche et en outre assez farouche, il convoitait le contact avec le monde réel où il désirait agir. Il dit : «J'avais rêvé de découvrir le monde, d'entraîner les hommes dans des actions, de détruire des empires et d'en construire d'autres». (Comédie de Charleroi p. 32) Dans un sens, la mobilisation de 1914 lui a accordé la possibilité de remplir ses désirs. Les batailles de Verdun et de la Marne furent vraiment sévères pour un petit bourgeois manquant d'expérience,

mais il ne peut malgré tout s'empêcher de croire : « Qu'est-ce que j'avais senti, quand on avait déclaré la guerre ? La libération de la caserne, la fin des vieilles lois, l'apparition de possibilités pour moi, pour la vie, pour des nouvelles lois, toutes jeunes, déluées, surprenantes. C'était si beau que ça m'avait paru impossible. » (Comédie de Charleroi p.66) Bien qu'il fût « le mince bourgeois » incapable de manipuler avec art le fusil, la libération du cadre dans lequel il se claustrait le rendit soldat courageux, téméraire même. Ainsi évoque-t-il : « Allez-y, Je n'attendais que ce mot. Dieu merci, je partis sans réfléchir ni regarder. Je mélançais à travers les balles, avec une étrange allégresse. Allégresse d'être seul et de me séparer, autant que de me distinguer des autres, par un acte surprenant. » (Comédie de Charleroi p.42) Il y avait malheureusement et de toute évidence un grand écart entre la réalité et la rêverie ; il se représentait la guerre comme la lutte menée par un chef. Le chef, est un « homme à son plein, l'homme qui donne et qui prend dans la même éjaculation » autrement dit : c'est « la guerre éternelle » et « la guerre humaine » ! A cela s'ajoute sa position de subalterne (sergent) dont il n'était pas satisfait, alors qu'il voulait devenir « capitaine, colonel, bien mieux que cela, chef ». Il exprime par conséquent dans la Comédie de Charleroi des souvenirs amers du front. Mis à part les fruits qu'il avait pu récoltés, il a dû conclure de la guerre, ou bien il a constaté dans la guerre moderne, qu'elle représentait un des résultats de la décadence de la civilisation amorcée depuis des siècles. Il a fini par se demander s'il y aurait une vertu quelconque ou une certaine valeur dans cette guerre manigancée par les hommes qui s'employaient à favoriser cette dégradation. Alors, quelle était la plus grande décadence à ses yeux ? Pour lui, dont la sympathie était tournée le plus souvent vers le passé, c'est exactement la civilisation de la Machine qui contribue à étouffer tout ce qu'il y a d'humain même dans la guerre. L'homme a été battu par cette civilisation qu'il avait construite lui-même et la guerre se présente comme un symbole de cette civilisation décadente. Il déclare à ce sujet clairement : « Ils (les hommes) ont été vaincus par cette guerre. Et cette guerre est mauvaise, qui a vaincu les hommes. Cette guerre moderne, cette guerre de fer et non de muscles. Cette guerre de science et d'art. Cette guerre d'industrie et de commerce. Cette guerre de bureau. Cette guerre de journaux. Cette guerre de généraux et non de chefs. » (Comédie de Charleroi p.75) Dans le recueil des nouvelles intitulé Plainte contre Inconnu, par l'intermédiaire d'un personnage, il dit : « Cette guerre n'est pas faite pour vous. Vous êtes un cavalier. Or, on n'a jamais vu un cheval dans le pays de là-haut, si ce n'est dans les coulisses du décor, » ou bien « Qui, trop de ferraille. Ça nous tue. Je veux dire que ça nous tue aussi moralement. C'est plutôt une guerre pour les bureaucrates, ingénieurs, un supplice inventé par des ingénieurs sadiques pour des bureaucrates tristes. Mais ça n'est pas une guerre pour guerrier. Vous êtes un guerrier. » (Le Lieutenant de Tirailleurs p.235--236)

«Cavalier» ou «guerrier», cela ne peut être que des types idéalisés chez Drieu ; contrairement à ce qu'il se figurait à travers les conversations infinies avec sa grand-mère, lors de son enfance, ou à travers les lectures, la guerre n'était absolument pas d'un type de guerre où l'on puisse se battre humainement tandis que, «La guerre aujourd'hui, c'est d'être couché, vautré, aplati. Autrefois, la guerre c'était des hommes debout. La guerre d'aujourd'hui, ce sont toutes les postures de la honte.» (Comédie de Charleroi p. 31) D'abord, il n'y a pas de chefs, ni de cavaliers dans le champ de bataille et les hommes ne sont qu'une masse confuse qui se déplace à droite et à gauche en cherchant les ennemis invisibles. Le Tout-Puissant dans cette guerre, c'est la machine, qui écrase tout ce qu'il y a d'humain dans les échanges de force des hommes. Pourtant cela n'empêcha pas qu'il fût un soldat courageux, qu'il ait été profondément touché de cette expérience terrible et qu'il ait gardé en son for intérieur une nostalgie intense pour la guerre car, qu'elle soit mauvaise, dégradée ou non, finalement elle lui a procuré une belle occasion de mettre en pratique son désir d'action qu'il nourrissait chaleureusement dans son esprit. Il écrit : «Guerre, espèce de solitude, tu m'as obsédé, tu me tiens. Voici ton suprême assaut. Il faut que je m'abandonne à toi, corps et biens. Tu as mis en moi une tendresse incurable; Je ne saurais plus vivre hors de toi. Tu m'as pénétré d'un amour étrange. Je suis un pauvre enfant fasciné et perdu. Me réveillerai-je de ce rêve mystique?...» (Les Suites dans les Idées. p. 25) Non, il ne se réveillera pas de ce rêve, mais celui-ci s'enracine décidément en lui pour orienter, voire diriger son comportement à l'avenir. C'est ce que nous allons voir dans les pages qui suivent.

III

Dans son livre posthume intitulé Récit Secret, il confesse en se rappelant l'opération au front : «Au bout de quelques jours de marches et de contremarches, sous la pluie où le soleil caniculaire aux alentours des Ardennes, j'entrevis nettement un soir que la guerre n'était pas ce que pouvait croire un étudiant naïf et comblé de fictions littéraires : c'était très ennuyeux, il ne m'advenait rien ou quand au-dessus de moi quelque chose se composait, tout se passait pour moi comme s'il ne se passait rien nulle part; les camarades et les chefs étaient aussi sordides et mornes que dans la paix. J'eus vraiment, ce soir-là, dans ce village des Ardennes, le sens précis de quatre années monotones de corvées, de veilles, de maladies, de blessures, coupées de si brefs instants de grande épouvante et de grande fierté.» (p. 23) Pour en finir avec cette situation désespérante, il lui est venu à l'esprit l'idée de suicide, mais au moment de braquer son fusil contre lui-même, il a été «enlacé par une peur atroce» (Comédie de Charleroi) et au lieu de mourir solitaire, il a préféré mourir avec tout le monde, s'engouffrer dans la mort avec une pleine char-

retée de copains, si dédaignés, si méprisés l'instant d'avant (Récit Secret p. 25). S'il a éprouvé une déception quelconque de la guerre, il a connu aussi une extase de la charge à la baïonnette et la révélation du "chef" en lui (Frédéric Grover). Sentir jaillir la joie, l'allégresse, le courage téméraire de son corps qu'il croyait faible, malingre, etc... ce fut une découverte de l'autre moi plus positif et plus solide. Il a pu s'identifier comme Français et surtout Occidental. Il va de soi que ce fait ne constitue pas une solution complète de son caractère dualiste, lequel se balancera d'un pôle à l'autre selon l'humeur. La guerre de 14 devint qu'il le veuille ou non, le point de départ de sa vie authentique, d'autant plus que cette expérience pèsera une fois pour toutes sur sa ligne directrice en tant qu'homme littéraire et politique. Il serait intéressant de voir dans ce sens quelles leçons il a tirées de cette hostilité et comment il considérait avec des yeux nouveaux sa patrie et l'Europe.

Ce qu'il a souffert de prime abord au cours de la guerre, c'était de sa propre faiblesse comme « bourgeois délicat » ou « mince bourgeois intellectuel » mais encore plus de celle de la France et des Français eux-mêmes. Cette guerre décela, considéra-t-il, cruellement la décadence ou la déchéance de sa patrie et le résultat de la guerre symbolise ce fait. Il met le point d'interrogation sur la victoire de la France; « la France seule a-t-elle vaincu l'Allemagne au second choc, au mois de septembre? » (Mesure de la France p. 27). Non, la victoire de la France n'aurait pas été réalisé sans immixtion et soutien des Alliés.

Ce qui lui a valu une grande déception envers sa patrie, qu'il avait appris à aimer avec sa grand-mère en même temps que cette victoire précaire lui a fait reconnaître d'une façon accablante la faiblesse et l'infériorité de la France par rapport aux autres pays. Cette victoire a dû présupposer une quantité de renforts étrangers; la flotte anglaise, par exemple, gardait les côtes françaises et sur les champs de bataille des soldats arabes et noirs, etc... se battaient pour la cause de la France. Il signale par conséquent : « Nous n'avons pas couché seuls avec la Victoire. » (ibid. p. 29) Une victoire provisoire en fin de compte. Il se demande ce qui se serait passé sans tout cela. « Sur son ennemi maintenu à terre par vingt bras étrangers, le Français n'avait pas le droit au coup de grâce. » (ibid. p. 30) D'où provient, pense-t-il, la cause principale de cette décadence ou de cette déchéance de sa Patrie? La pensée du jeune Drieu, qu'il a pu retirer de l'expérience de la guerre, était que le temps moderne était celui dans lequel dominent la force et le nombre et que ceux-là subjuguent l'esprit. La quantité doit être cependant corroborée par la qualité, rien de plus naturel que ça! Il jette d'abord son attention sur la natalité des Français. Lorsque l'on analyse rétrospectivement la transition de la population de la France, en 1814, le chiffre démographique était de l'ordre de 20 millions et en 1914, 30 millions. Il déclare : « Voici ce que signifie la rencontre de ces deux nombres. Il y a cent ans seulement, 20 millions de nos ancêtres formaient

la nation la plus nombreuse d'Europe. Acharnez-vous à vous représenter ce fait avec vos sens, puisqu'il s'agit des nécessités de la chair, et des nécessités de l'esprit qui font corps avec celles de la chair. En viendrez-vous, Français, à tâter avec vos yeux et vos doigts cette présence formidable qui est abolie. Nous, alors, faisons masse au milieu de l'Europe comme aujourd'hui l'Allemagne avec 60 ou 70 millions de corps. C'était chez nous qu'il y avait le plus de chair, le plus de muscles» (Mesure de la France p. 38—39) Maintenant la France est un pays placé au quatrième rang après l'Allemagne, l'Angleterre et l'Italie et pire encore les Français vont perdre le sens de la vertu du corps et de la force. Ce point de vue, Drieu le conservera longtemps, par exemple, «quand on considère les monuments qui nous restent de cette époque (Moyen Age), on y trouve une expression éclatante de force et d'allégresse des corps.» (Notes pour comprendre le siècle p. 13) Et il reconnaît que l'Europe elle-même se trouve menacée par deux grandes Puissances: l'Amérique et la Russie. Drieu se demande pourquoi le Français ne veut pas s'intéresser à cette évidence. «Si vous étiez plus attentif, dit-il, par ces signes vous comprendriez d'une façon plus modeste et sûre que la France de Louis XIV et de Napoléon 1^{er} ait tenu tête à l'incessante et universelle coalition et qu'au contraire la France d'après 1870 ait commencé la quête anxieuse des auxiliaires et des alliés» (Mesure de la France p. 39) C'est précisément à partir de 1870 que l'Allemagne a rejeté sa récessivité vis-à-vis de la France pour ensuite la surmonter. Drieu patriote trouve ce fait très grave et dit : «Ce grand nombre, ce nombre prédominant de nos pères n'était pas une simple résultante, c'était un acte générateur et un fait moral. Ce que signifiaient jadis ces millions était la force et la confiance et la générosité des hommes et si le Français pouvait autrefois procurer "le noble assouvissement" de sa passion, ce n'est pas seulement grâce à l'énergie et à la vivacité d'élan de ses idées, mais aussi grâce à l'abondance, à la magnificence de leur vie sexuelle et à la bonhomie qui régnait dans les alcôves et qui les jetait au monde, fils nombreux de mères nombreuses» (ibid. p. 39—40). Drieu pensait ainsi ! Lui qui s'éteignit finalement sans avoir ou sans désirer d'enfant à travers une multitude de rapports avec les femmes ! Mais le jeune Drieu ne poursuivait pas le plaisir de la chair vainement comme le héros de son roman Un Homme couvert de femmes. Celui-là prêche l'idéal suprême et dénigre justement cette sorte de volupté stérile. Continuons à écouter encore ce qui fermentait en lui. Donc il dit : «Il y a une loi, une loi antique, éternelle, qui du moins semble attacher ensemble toutes les conditions humaines de la durée que nous connaissons.» (ibid. p. 40) Et il prétend que grâce à l'expérience de la guerre, il a pu confirmer ladite loi : «Elle (loi) traduit une nette, rude, inévitable équation de règles sociales, le profond, le juste équilibre entre la valeur de la chair et la valeur de l'esprit.» (ibid. p. 40) D'après lui, la conception de l'humanité serait saisie dans le monde

occidental par cette «dualité du temporel et du spirituel» et toute la prospérité humaine réside dans cette tradition. On perçoit la manière de penser semblable dans l'État Civil sous l'expression de cette pensée sans corps. D'autre part, cette loi exige de l'homme qu'il ait «la volonté de multiplier» la progéniture. Sinon, «ou bien il ne pourra se maintenir à l'étiage, mais que promptement il diminue comme s'il y avait en lui la détermination de s'anéantir. Cette loi est la promesse même faite à notre espèce, notre pacte d'alliance avec les forces du monde, la souche patriarcale de l'empire humain». (ibid. p. 41) Le jeune Drieu pense que le peuple français pourtant n'a pas respecté cette loi solennelle et il s'est vu obligé de payer cette négligence une fois par la défaite de la guerre avec la Prusse et cette fois-ci par la victoire sans gloire contre l'Allemagne. Il crie à son compatriote : «Tu as étouffé un fils dans ton lit, tu perdras l'autre à la guerre.» et conclut que «la France n'a plus fait d'enfants. Ce crime d'où découlent les insultes, les malheurs qu'elle a essuyés depuis cinquante ans, elle l'a muri à la fin du XIXe siècle et consommé au XXe siècle». (ibid. p. 42) C'est ainsi que le jeune Drieu imputait une des causes de la décadence du XXe siècle (sans parler de celle du Français) à cette dénatalité, ce qui suggère de prime abord la stérilité de l'amour, en d'autres termes, dissociation du corps et de l'esprit. C'est exactement ce dont Drieu lui-même souffrait depuis son enfance et qu'il tentait de surpasser. Quand il s'est acharné au sport ou à l'action véhémente, n'était-ce pas pour espérer remédier de sa propre façon à cette déliquescence du rapport entre le corps et l'esprit, idée fixe ; on peut la voir par exemple dans la conduite des personnages de ses romans : l'amour de ces personnages aboutit le plus souvent aux catastrophes ou au dénouement tragique et, là, pullulent adultères, mariages d'intérêt, plaisirs achetés aux putains, etc... Le protagoniste dans le roman. Gilles a raté la plupart de sa vie, étant donné qu'il a épousé une femme juive qu'il ne pouvait pas aimer vraiment dans le but de bénéficier de sa dot et de mener une vie sans souci d'argent qui le tracassait tant jusque là. Le mariage sans amour le conduit systématiquement dans la voie de l'infidélité et il ne connaîtra jamais un amour authentique. Dans le roman plus autobiographique, le bourgeois provincial et sans argent, Camille le Pesnel s'est décidé de se marier pour la fortune que sa fiancée lui apportera après le mariage. Camille le Pesnel était un homme pour qui l'argent apparaissait comme une chose toute proche et très lointaine qui demandait uniquement de la chance et non pas de l'effort». (Rêveuse bourgeoisie) Le mariage ne lui était aucunement ce que l'on pense vulgairement, union éternelle sur le plan à la fois physique et moral du couple mais un expédient facile. Cette alliance a momentanément enrichi sa bourse en même temps qu'elle a contribué à le précipiter dans la déchéance. Il fait l'amour avec sa femme sans plaisir, par obligation, d'autre part il aime faire l'amour avec sa maîtresse qui est toute sensualité et bonté. Il mène

une double vie : délabrée avec sa femme et charnelle avec sa maîtresse pour avoir une fin de vie infernale. Dans l'Homme couvert de femmes, Gilles s'acharne à courir après le plaisir de la chair en songeant, si la chance lui sourit, à épouser une femme riche. Et dans l'autre roman le Feu Follet, Alain, personnage principal, se présente comme un homme qui vit en s'accrochant aux femmes fortunées et, de plus, il est drogué. Alain choisira la voie du suicide pour en finir avec sa vie sans horizon fructueux. En résumé, leur amour se développe en manquant de fertilité et la préoccupation majeure est le plus souvent l'argent. L'amour semblable, sans base morale, se voit contraint de s'écrouler lamentablement. Drieu considère tout cela comme une des manifestations de la décadence incurable de la société moderne où l'on a perdu de vue le sens de l'amour véridique, de même que le sens authentique du corps. Il est probable que l'union souhaitable du moral et du physique ne serait point procurée tant que les gens ne trouvent dans le commerce d'amour que la poursuite du plaisir charnel. Revenons à notre sujet en retenant le fait que le fond de cette idée s'est fait par les relations humaines établies pendant et après la guerre et sans doute aussi par le résultat inespéré de cette guerre. Il a donc considéré que la victoire désastreuse était avant toute chose la conséquence de la dégénération du rapport entre le corps et l'esprit et que ce fut la cause même de la guerre. Il dit : « Pendant que tant d'hommes suaient et saignaient, que faisons-nous ? Nous ne faisons pas vingt millions de Français de plus, ces vingt millions qui nous ont manqué à Fachoda en 1905, en 1914, qui n'étaient pas là, pour rendre les gifles où colleter avec les envahisseurs. La présence de ces vingt millions n'aurait fait de mal à personne. Au contraire leur absence a causé au milieu de l'Europe laborieuse un vide qui a été la cause du malaise d'où la guerre est sortie. L'Allemagne a été tentée. » (Mesure de la France p. 47). S'il s'obstinait des années après à décrire la relation des deux sexes tel que l'on vient de le voir, de même à relater l'amour n'aboutissant à rien, il voulait par là faire la critique de son pays et du monde moderne et des maux de la société d'après-guerre, de même il réclamait une réhabilitation du sens du corps et de la morale que le matérialisme moderne était en train de perdre. Le jeune Drieu exige que « deux corps de sexe opposé s'unissent, se fécondent et augmentent d'un nouveau corps l'évidence nombreuse au milieu du monde d'un peuple et d'une espèce ». (Mesure de la France p. 122).

Nous voudrions voir maintenant comment le jeune Drieu a conçu le problème de l'Europe à travers l'expérience au front, car pour le jeune Drieu qui a fini par se définir Européen avant d'être Français, ce problème prendra une grande importance dans la direction de sa vie politique comme littéraire. Chez cet homme la politique fait partie intégrale de la littérature. Où un contemplatif, par engagement de plume dans « les questions les plus concrètes, les plus urgentes, les plus vitales », compensait un actif que Drieu ne pouvait pas être finalement. (Claudine Chenez

“En vous relisant……Drieu la Rochelle”).

Et alors comment considérerait-il l'avenir de l'Occident ? Des pays occidentaux divisés en Allemagne, Angleterre, France, etc. . perdront à la fin leur existence en étant coincé entre deux géants qui se sont présentés sur la scène du monde au début de ce siècle. L'un est matérialiste, capitaliste par excellence, et l'autre blindé d'idées communistes. Il dit : «Je m'inquiète donc de tout ce qui peut ébranler la grandeur britannique puisque je crois à la nécessité de l'Entente sur quoi repose le salut de l'Occident» (*Mesure de la France*, p. 71) et aussi «en attendant, qu'elles le veuillent ou non, la France et l'Angleterre sont liées par leur affaiblissement simultané. Ne pouvant plus espérer une plus grande puissance que celle qu'elle connut, aucune des deux ne peut craindre de porter par son aide à un point dangereux la puissance de l'autrui». (*ibid.* p. 72). Il considère que les menaces accrues pour les Occidentaux proviennent surtout des Etats-Unis qui agrandissent leur influence sur le vieux Continent sans se soucier du voisinage, comme les Occidentaux, et il affirme : «Ils (les Américains) sont mieux isolés du monde que l'Egypte antique (……). L'Amérique s'est levée et toute l'échelle de grandeur politique est à refaire. L'intrusion dans l'activité mondiale, qui était tout abandonnée à l'Europe et à des entreprises mesurées, d'un Empire aussi formidable par le nombre et l'énergie, dont le territoire est à l'abri de toute insulte et donc retranché sur une autre planète, cela brise le rythme». (*ibid.* p. 73). Pourtant, il n'y a pas que les Etats-Unis qui soient dangereux pour l'identité des Occidentaux mais il existe également des vices qui les empoisonnent dans leur profondeur, à savoir : alcool, drogue, union libre et donc stérile, homosexualité, etc……Ce sont les maux ou symbole même de la société moderne qui tend à oublier le sens de l'harmonie du physique et du moral que l'ancienne exploitait, comme il est naturel. Et il y a une nouvelle Russie qui se dépouille de sa vieille peau. Drieu crie : «Voilà que de l'autre côté du monde s'agite dans la fureur d'une naissance de demain. Peuples d'Europe réduits et exténués, nous sommes entre ces deux masses. Amérique et Russie ; ces deux moitiés immenses d'un horizon d'airain.» (*ibid.* p. 74). Alors, quel moyen y a-t-il pour sauver de cette situation l'Europe occidentale ? De l'avis du jeune Drieu, la meilleure solution possible est d'établir une nouvelle forme qui serait les Etats-Unis d'Europe, que bien des années plus tard il songera à concrétiser par le socialisme fasciste en admettant à sa tête l'Allemagne d'Hitler, qui réalisera, pensa-t-il, cette *union sacrée d'Europe*. Pierre Andreu caractérise bien son fascisme : «c'est le socialisme, c'est un autre socialisme, qui a pris au socialisme ancien tout ce qui était bon et lui a ajouté le sens plus ancien encore de la complexité de la vie, avec ses profonds secrets spirituels, que le vieux social trop tributaire de la pensée du XXe siècle avait ignoré.» (Drieu, témoin et visionnaire). Drieu la Rochelle n'était pas un nationaliste mesquin et bigot, mais comme il le dit lui-même, il voulait être «inter-

nationaliste». Ce que devra faire l'Europe divisée en 25 pays, songe-t-il, ce sera l'Alliance qui lui permettra de faire face aux deux grands et «chacune de ces personnes aura sa responsabilité dans le nouveau conseil européen. Peut-être par la pratique de la fédération, nous parviendrons à évoquer l'âme défunte de la patrie européenne, et à retrouver la filiation de l'Europe chrétienne du XVIIIe siècle, de la société aristocratique et intellectuelle du XVIIIe siècle.» (ibid. p. 76). Et Drieu de continuer : «l'Europe se fédérera ou elle se dévorera ou elle sera dévorée.» (ibid. p. 76) L'idée du jeune Drieu se résume, en effet, en union européenne à l'encontre de deux géants, Russie et Amérique du Nord qui à ses yeux allaient dominer le monde occidental grâce à leur puissance extraordinaire, l'Amérique par ses techniques modernes et la Russie par son esprit d'expansion pour la terre et l'idéologie. Toujours nationaliste et patriote, il proclamait pourtant le dépassement de cette notion exigüe de la patrie tout en ayant conscience de ce que l'attrait fondamental et authentique de l'amour du pays consiste en quelque chose de *charnel* pour élever ce patriotisme charnel jusqu'au niveau du patriotisme d'Europe. Une telle idée qu'il a professée chaleureusement après la guerre se verra définitivement confirmée ou fortifiée par le voyage qu'il a fait par la suite en Amérique du Sud, voyage qui lui a permis de regarder objectivement l'Europe. On peut percevoir déjà dans cette idée un embryon de la mutation future en fascite, mais en fasciste plus large d'esprit que les autres. Et pour ce qui est du patriotisme, il s'avère inexact de la classer dans le même groupe que celui que Charles Maurras représente. Drieu était foncièrement différent de celui dont la devise s'abrège finalement en cette fameuse formule «la France seule». Pour Drieu, inter-nationaliste, le problème de la France et celui de l'Europe revient au même. L'idéal du jeune Drieu, qu'il a formé à travers l'expérience au front, est donc l'Europe unifiée.

La guerre à laquelle Drieu avait confié son espoir n'a fait qu'amplifier sa déception du monde qu'il concevait déjà avant son départ au front, encore que cette expérience ait indélébilement laissé une trace en lui. Nous avons déjà vu que la guerre réelle était loin de satisfaire le désir de ce jeune homme porté à la rêverie. La tranchée représentait sans doute le lieu où naissaient l'amitié, la camaraderie, etc. mais l'enfer également. Tout en s'acharnant à participer à cette guerre, blessé plusieurs fois même, il souffrait, désillusionné, des vices de la société moderne qui avaient enfanté ce décalage entre son idéal et la réalité.

Pendant qu'il proclamait la défense de l'Occident et la restauration d'un juste rapport du corps et de l'esprit tel qu'on le voit dans le sport, il s'intéressait à une destruction des valeurs qu'il jugeait vétustes et aux mouvements intellectuels qui prétendaient les renverser de fond en comble. D'où son cri : «Du nouveau ! Du nouveau ! Jetons des bombes ! Que les atomes volent, ils retombent toujours sur leurs pieds. Nous démolirons tout chez ces gens d'en face dont nous sommes retirés.

Il n'y a de patrie que là où nous sommes. Nous avons déclenché la guerre. La vie est de notre côté. Et cette force que nous sentons dans une foule, c'est la vie. Comment résisterait-elle à la voix de nos orateurs ? Nous connaissons une prière. Nous appelons le futur. Nous supplions le futur. Nous captions le futur. Nous soumettons le futur. » (La Suite dans les Idées p.119). C'est maintenant eux, la jeunesse, qui changent et conduisent leur patrie. Ici on voit une autre figure de Drieu fougueux d'une passion juvénile, passion pourtant destinée à se transmuier en détachement languissant. Mais pour le moment, il déclare fièrement : « Nous ne sommes pas comme les autres. Vous êtes vieux, les bourgeois. Nous sommes jeunes. C'est nous la jeunesse. C'est bien simple. En nous, les chefs, mue la conception du monde » (ibid. p.123). Et finit-il par dire : « Chut ! Commençons toujours par la violence » (ibid. p.127). Le fait de se situer sur ce point de vue l'attire nécessairement vers le mouvement surréaliste et à son cercle composé d'une jeune génération d'après-guerre manifestant, elle aussi, le désir du nouveau ou de l'écroulement du système actuel. Il est tout à fait naturel que Drieu ressentit une forte sympathie envers la véhémence des surréalistes et essaie de rejoindre leur cercle. Il a cru pouvoir remettre son espoir à ce mouvement en se liant d'amitié avec Louis Aragon qu'il quittera cependant plus tard à cause de la dissidence idéologique : le mouvement surréaliste représentait à ses yeux une force destructrice par excellence. « Il se joignait à ces destructeurs par désespoir, parce qu'il ne voyait autour de lui un peu de force que dans la destruction. » (Gilles p.179) ou bien « Il avait vaguement espéré par moments que Galant, Caël et leurs amis arriveraient à formenter quelque catastrophe. » (ibid. p.295) (N.B. : Dans ce roman autobiographique, Gilles, on peut identifier Gallant par Aragon et Caël par Breton). Pierre Andreu témoigne que Drieu, avec les surréalistes « cotoie la drogue, l'inversion, le suicide, l'impuissance, outre les maladies du sexe, les mille et une manières inventées par Paris pour détruire les hommes. » (Drieu, témoin et visionnaire). Citons encore dans ce roman : « Le groupe de Caël vivait dans une incroyable fainéantise. Sans argent, sans femmes, refusant le travail, avec la pauvre éducation de leur temps, attachés à quelques idées extrêmes et obscures, ils étaient toujours sous la domination étrange de Caël. Y'avait-il là autre chose que le goût forcené de la destruction et de la pénurie ? Gilles, tout en évitant les contacts trop fréquents et trop étroits qui convoquaient son dégoût, suivait avec curiosité, à travers les propos de Galant les contorsions de ce réduit de couleuvres. » (Gilles p.171) Certes, il voulait la destruction, mais il faut retenir que cette destruction n'avait pas son but dans cet acte lui-même ; elle devrait viser par là à la naissance d'un nouveau système plus vital qui puisse engendrer un univers étranger à celui rongé par la décadence. Il devait bientôt s'éloigner définitivement de ce groupe. On peut s'interroger sur la cause. A ce sujet, ses Lettres aux Surréalistes nous donnent une explication claire. Drieu

entame par ces phrases dans la première lettre aux Surréalistes intitulée La Véritable Erreur des Surréalistes : « Aragon, j'ai toujours cru que vos mouvements avaient le mérite de manifester un désespoir qui est dans mon sang et que je vois ramper dans les veines de beaucoup de gens autour de nous. » Cela veut dire que pour Drieu les surréalistes recherchaient un idéal, le sens de l'absolu qui s'est perdu en Europe après la guerre. « (...) j'espérais que, continue-t-il, votre petite bande, par des voies d'ailleurs bien souvent futiles, n'avait pourtant faussé compagnie à la masse perdue que pour remonter vers cette source seule féconde. Oui, j'espérais vraiment que vous étiez mieux que des littérateurs, des hommes pour qui écrire est une action et toute action la recherche du salut. » Pourtant Drieu a eu maille à partir avec Aragon à qui il a même dédié une de ses oeuvres, lorsque le groupe surréaliste s'orientait vers la politique de la gauche. Il est vrai que si Drieu aspirait simplement à du nouveau, il avait pu accepter le fait qu'Aragon, Breton, etc... aient montré de la sympathie pour la Russie en révolution, qui était survenue sur la scène de l'histoire moderne en tant que nouvelle force destructrice à l'encontre du capitalisme représenté par l'Amérique du Nord. Mais il ne voulait, à l'époque, absolument pas admettre leur propension vers le communisme en disant : « Je ne puis vous pardonner une image aussi faible : la lumière vient de l'orient. » Il cherchait plutôt ce qui n'était ni communisme, ni capitalisme, c'est-à-dire un amalgame de ces deux éléments ajouté à la vertu moyenageuse. On peut, par ailleurs, trouver une des raisons pour lesquelles il répugnait à suivre ses amis dans son idéal politique de l'Europe, étant donné que sa reconnaissance était que « l'Europe est menacée par l'impérialisme socialisant de la Russie ». (Genève ou Moscou p. 187). Et son idéal politique était la constitution des « Etats-Unis d'Europe », car c'est « la pierre de touche ces deux grandes forces en lutte : le capitalisme et le communisme » (ibid. p. p. 122— 123). Afin d'établir l'identité de l'Europe et celle des Européens, il ne faudra pas jeter un dévolu ni sur le capitalisme ni sur le communisme.

Par conséquent, « il faut faire les Etats-Unis d'Europe, parce que c'est la seule façon de défendre l'Europe contre elle-même et contre les autres groupes humains » (ibid. p. 123). D'après lui, les Etats-Unis d'Europe auront ce qu'il y a d'avantageux : « mélangeant les valeurs voisines qui fermentent sous les dominations désuètes de Capitalisme et de Communisme et dépassant le mélange même, mettant un jour des valeurs étrangères à leur origine, l'Européen est capable de monter une nouvelle construction, originale et imprévue au point que je demande un autre nom que celui de civilisation pour saluer sans doute ce dernier printemps sur notre cher petit bout de continent. » (ibid. p. p. 123—124). Et finalement : « Les hommes dispersés de l'Oural à l'Atlantique, créant en ce moment, quelque chose d'inattendu, de surprenant. Qu'importe le nom qui viendra à nos lèvres pour baptiser cette oeuvre inconnue. » (ibid.). Voilà plus concrétisée que dans la Mesure de la France sa vision de l'Europe et une telle

idée ne pourra évidemment pas compatir avec la prédilection des surréalistes du communisme. C'est en effet en 1925 que Drieu a rendu publique cette Lettre et en 1928 ce Genève ou Moscou. Trois ans d'écart entre ces deux écrits ; on peut considérer que l'assise de cette pensée était consolidée lors de la publication de la Lettre. En dehors de cela, n'a-t-il pas admiré chez les Surréalistes les coups qu'ils ont lancés contre l'ordre établi et la révolte continue contre celui-ci ? Il ne pouvait leur pardonner de s'incliner à la discipline sectaire, c'est-à-dire de se placer du côté d'un ordre au lieu d'engendrer une nouvelle direction de l'Europe qu'il concevait. A cet égard, on peut dire que Drieu n'était pas tout à fait juste, mais écoutons encore ce qu'il dit. En 1927, il a lancé la deuxième Lettre aux Surréalistes dans laquelle il reproche à ceux-ci la dissociation de l'action et de la pensée en précisant notamment que la première chose que désiraient ces surréalistes, anciens dadaïstes, n'était rien d'autre que « l'action » convoitant la lutte et défiant toute chose déjà faite et que c'est justement dans cette action-là qu'ils déployaient « leur foi ». (Les citations suivantes sont extraites de la deuxième Lettre). D'après Drieu, Breton, Soupault et Aragon étaient « harcelés » par le désir et le Dadaïsme était un mouvement pour eux. Mais le dadaïsme ne sortait pas du cadre d'« une tradition trop connue », c'est-à-dire « le culte du tumulte ». Il dit dans cette deuxième Lettre ; « En France, un artiste renonce difficilement à l'action. Il souffre à la fois, dans sa vanité et dans sa probité de vivre privé de ces actes de volonté, de ces gestes du corps qui entraînent la responsabilité immédiate. Il souhaite avoir une action à côté de sa pensée et aussi qu'il ait un rapport direct, sensible à tous entre cette action et cette pensée. » En réfutant Aragon et Breton parce qu'ils lui avaient reproché « d'avoir aimé la guerre parce que pendant quatre ans il avait pu rêver une action et agir assez pour que son rêve lui paraisse marcher sous ses pieds » (La Deuxième Lettre), il affirme fermement ainsi : « La privation de débouchés dans lesquels se trouve cette passion fondamentale est un des drames de l'homme moderne » (ibid). C'est dans ce sens que Drieu a compté sur le mouvement de Breton, d'Aragon et des autres quand ils ont abdicqué le Dadaïsme, car « l'action était désormais comprise plus profondément comme le mouvement même de la pensée. » (ibid.). Ce mouvement avançait « vers une aventure de plus en plus intérieure pour remonter vers la source inexhaustible, « l'âme ». Il dit : « A ce moment, l'attention émerveillée avec laquelle je suivais les hardis tâtonnements de ce groupe d'hommes, les seuls qui vivent à Paris, devenait tressaillement d'espoir et d'amour. » Pourtant ce tressaillement avait peu de chance de durer et il s'est produit bientôt en lui une désillusion pour ce mouvement, car ces « hommes, que je croyais voir s'élever vers le ciel, furent repris par l'amour de la terre qui est si fort dans le cœur moderne ».

En conclusion, il déclare à ses anciens amis surréalistes : « Ou bien il ne s'agit pour vous que de penser, et alors à quoi bon ce geste qui n'ajoute rien à son

propos acquis par votre pensée.....ou bien vous êtes résolu à souligner, à doubler, à récrire votre pensée par des actes quotidiens. Mais alors vous ne penserez plus.Ce scrupule à s'en tenir à l'expression de la pensée pure et simple, sans l'accompagner d'engagement vis-à-vis des hommes d'action, ne vient-il pas d'une conception bien irréfléchie, grossièrement antinomique de la pensée et de l'action? Ce scrupule nous montre qu'on croit qu'il n'y a guère d'action dans la pensée. Or, si l'on pense ainsi, c'est qu'on n'a guère médité qu'on ne s'est jamais vraiment donné avec tout son cœur à la pensée.» Enfin il me semble que nous avons pu entrevoir à travers ces citations le fond de sa séparation avec les Surréalistes, avant-gardes de l'époque. Drieu ne pouvait pas tolérer que ceux-ci finissent par trouver la solution des problèmes du temps dans le marxisme, en d'autres termes se camper du côté de la Russie, ce qui allait à l'encontre de son idée de la fédération européenne (Mesure de la France) ou de ses Etats-Unis d'Europe (Genève ou Moscou). C'est une idée qui suggère son ralliement prochain au fascisme; il confiera son idéal d'Europe, ni capitaliste, ni socialiste, un nouveau mouvement fasciste, lequel sera mené, dira-t-il un jour, par un «type d'homme qui rejette la culture, qui se raidit au milieu de sa dépravation sexuelle et alcoolique et qui rêve de donner au monde une discipline physique aux effets radicaux. C'est un homme qui ne croit pas aux idées et donc pas aux doctrines. C'est un homme qui ne croit que dans les actes et qui enchaîne ses actes selon un mythe très sommaire.» (Notes pour comprendre le Siècle p.159) On peut dire que lorsqu'il a conçu la reconstruction utopique de l'Europe, son chemin à suivre a été presque défini à moins qu'il ne se soit installé dans l'isolement méditatif tel qu'il l'aura fait après le désenchantement du fascisme. Mais pour l'instant, cette attitude désintéressée n'était pas en cause, étant donné que la conception de l'action se trouvait au centre de son système d'idées comme on vient de le voir, de plus, il dit lui-même qu'écrire signifiait pour lui une compensation de n'avoir pas pu être un homme d'action.

IV

Une des idées obsédant cet écrivain était telle que nous le constatons celle de l'action, laquelle ne se constituerait pas de toute évidence de simples agissements sans horizon, mais d'une idéologie bien fondée comme dans le cas de l'aventure et de la participation à la révolution chez A. Malraux ou bien du sport impliquant un sens profond chez H. de Montherlant ou bien l'action dure mais fructifiante à travers la voie aérienne de la première période chez Saint-Exupéry. L'action chez tous ces hommes signifiait le moyen de se façonner ou de confirmer leur idée. Malraux et Saint-Exupéry pratiquaient vraiment ce mariage de l'action avec la pensée, mais comment faisait Drieu qui ne cessait de préconiser une telle union? Lorsque l'on parle de Drieu de ce point de vue, il nous importe tout d'abord de nous reporter

sur son expérience de la guerre, car pour ce jeune homme qui était tourmenté de complexe physique et convoitait une action violente, la guerre était dans un sens le lieu même où il pouvait assouvir son désir intérieur; il haïssait pourtant cette guerre laide, basse, n'ayant pas de chef, pas de chevalerie mais la mécanique qu'il a pensé fuir et se suicider. Nous l'avons vu plus haut, ses déboires envers la société moderne symbolisée par cette guerre mais il faut retenir d'un autre côté l'enthousiasme de son rêve d'action pendant ce laps de temps. Les déboires et l'enthousiasme deviennent inséparables si l'on suit sa trace. C'est dans ce sens que l'on va voir de plus près l'activisme de Drieu. La guerre est synonyme d'action, il dit dans ses Notes pour comprendre le Siècle : «l'homme n'étant plus occupé par la guerre fait trop l'amour, il se fatigue, il devient passif». Il critique de telle manière l'homme moderne de ne faire que l'amour stérile, mais comment était Drieu lui-même dans la vie réelle? Il nous laisse entrevoir sa vie dans divers romans et d'après ce qu'il raconte dans l'Intermède Romain, il fréquente très souvent les «maisons de passe et bordels». On peut puiser des phrases plus explicites dans Gilles. «Depuis son retour de la guerre, il (Gilles) n'avait pu s'en tenir aux filles, comme malgré lui, les autres femmes étaient parvenues jusqu'à lui. Son effarouchement s'était peu à peu relâché. Il avait cédé aux bourgeoises, aux femmes du monde. Cela n'avait pas été sans résistance. Si la résistance ne se manifestait pas dès le début de la rencontre, elle éclatait bientôt de sorte que la liaison ne durait jamais deux ou trois mois, et, aussitôt qu'il s'était rendu libre, il retournait à la quête des filles qu'il n'avait jamais interrompues tout à fait.» (Gilles. p.188) Etant donné sa technique du roman consistant en un amalgame de réalité et de fiction, on peut considérer comme vrai ce qu'il avoue au nom de Gilles. Il en est de même pour le héros de l'Intermède Romain; celui-ci se donne à la péripathéticienne même au moment de transport d'un vrai amour. Ainsi pivotent, autour des vies des héros de ses romans, l'adultère et les noces avec les filles, en un mot l'amour stérile. Les amours fictives ou stériles de Drieu s'égarer sans azimut précis pour finir par se briser : le cas d'un amour sincère avec une Américaine mariée (nommée Dora dans ses romans) s'était vu échoué, c'était la seule femme en faveur de qui il avait pensé tout abandonner, mais qui l'avait quitté pour retrouver sa vie auprès de son mari et de ses enfants. En dépit de la dénonciation qu'il avait faite à l'âge de vingt ans pour les amours infécondes, lui-même, la difficulté de son caractère aidant, ne pouvait atteindre un amour idéal équilibré entre le physique et le moral. Dans la nouvelle, La Valise Vide comprise dans Plainte contre Inconnu (1924) il dit : «l'amour, ou comme on dit par découragement devant les grands mots et les grandes entreprises, la vie sexuelle, demeure notre principale affaire. Elle nous provoque aux exercices appropriés, et à tant de rendez-vous, de coups de téléphone, de va-et-vient, surtout elle nous remplit l'esprit». D'après lui,

les modernes s'éloignent de plus en plus de la base naturelle de sexe, qu'est la propriété de la race, et s'adonnent au plaisir charnel, en d'autres termes, ils ont tendance à considérer le sexe comme un moyen par excellence du plaisir. Chose déplorable par-dessus le marché, ils sont tracassés par le souci de l'argent : ce sont deux vices principaux rongant les modernes. Drieu se lamente obstinément sur l'infertilité de sexe chez eux, alors que lui-même n'a pu la transcender tout en tombant dans le piège. Drieu était à coup sûr un « Homme Couvert de Femmes » et les liens qu'il avait noués avec elles ne lui ont donné ni enfants, ni foyers. Selon Drieu, le rapport sans enfant n'est qu'une poursuite de la volupté et le rapport semblable se rapporte en fin de compte avec l'homosexualité, autre vice de la société moderne ; « l'homosexualité est un péché contre l'esprit. (.....) Il atteint l'ordre et l'établissement des fonctions de l'être. » (Journal d'un Délicat p. 22). Que les enfants naissent ou non, ce serait là une bifurcation même d'un amour authentique ou faux. Le héros, par exemple dans le Journal d'un Délicat, n'a pas voulu que sa maîtresse conçue donne le jour au bébé, parce que sa vie risquerait d'être perturbée par « la tendresse monstrueuse » envers l'enfant à venir et que son existence serait ligotée en définitive par la nouvelle vie. Mais malgré tout, ce héros se dit en son for intérieur « qu'un enfant c'est un monument de chair, qui, même râté, peut engendrer un autre monument. » (ibid.) Et dans l'Homme Couvert de Femmes, ce Gilles courant sens cesse le cotillon avoue : «l'enfant me figure ce secret de l'amour que j'ai cherché pendant des années d'absence et de dénuement. Au bout de ma méditation sur cette alliance subtile, aux milliers de tours savants, riche en substance tragique, qu'est l'union de l'homme et de la femme, je trouve l'enfant qui est le symbole de tous leurs travaux. Au-dessus du tumulte de la chair, du tâtonnement des cœurs, du malentendu délicat des esprits est suspendue l'âme de l'enfant, qui prouve la réalité de l'amour. » Citons encore un autre roman, dans Gilles : « L'amour adultère et sans enfants tournait à la fascination du vide, à l'excès morne et enivrant, au charme de la mort. » De même qu'il dénonçait la dissociation de l'esprit et du corps dans l'acte des hommes, de même il révélait un phénomène identique dans l'amour, acte par excellence humain.

V

Du point de vue de son inspiration vers l'activisme, on a intérêt d'aborder le roman, Une femme à sa fenêtre, ce roman semble occuper parmi ses oeuvres romanesques une place spéciale grâce à son style, c'est-à-dire que si l'on y perçoit la philosophie de Drieu, on n'y voit pas la présence ou l'ombre de Drieu lui-même bien qu'elle caractérise le plus souvent ses romans. Bien entendu, il y existe comme toujours des amours improductives et le sexe morbide. Le roman s'est inspiré du voyage en Grèce qu'il avait effectué en mai 1928. La scène se déroule à Athènes

en 1924. L'auteur entame le roman par un bavardage entre quatre personnages, à savoir : Margo Santorini, Française dont le mari est un diplomate italien et noceur, et trois hommes de nationalité différente : Ferid-Pacha, politique albanais, Staalbaum, danois, et Melançon le Perse. Les trois derniers adorent Margo chacun à leur manière, mais ils sont tous mentalement invalides. Et Margo l'est aussi plus ou moins. Elle vit au jour le jour en bavardant à tort et à travers dans ce cercle bourgeois maladif. A Staalbaum qui lui conseille de ne pas boire, Margo répond : « J'aime qu'on me donne de mauvais conseils, (……) Il est vrai que je ne serai pas grise, rien ne me grise. » (p. 10) Margo est maintenant devenue une femme qui ne peut s'enthousiasmer pour rien, mais une fois qu'elle quitte cet entourage infertile, elle ne peut s'empêcher de sentir que « de lassitude et de mélancolie tombaient sur elle, presque l'hébétude qui suit un long effort physique. » (ibid. p. 18) Une nuit de mai, elle s'est couchée comme elle le fait d'habitude sans « qu'aucune image née de ce jour-là ou des jours précédents ne se leva pour retenir son attention », (ibid. p. 19) alors que son mari Rico paresseux, séducteur et indifférent à la politique n'est pas encore rentré. Il la désespérait depuis deux ans. Vers quatre heures du matin, elle s'est réveillée par la fraîcheur (car elle avait laissé les fenêtres grandes ouvertes) ou par les bruits de dehors : elle s'est levée, motivée par elle ne sait quelle curiosité, pour regarder dehors par une fenêtre ouverte. Elle a cru apercevoir une ombre au côté gauche de la grille de l'hôtel d'en face. Cette ombre semblait poursuivie par quelqu'un, possiblement par la police. Elle a accouru en s'étouffant tout près de la fenêtre. « C'est un assez beau garçon, grand, fort, brun, assez mal habillé mais pas vulgaire. » (ibid. p. 21) Bien qu'elle ait refusé au début sa sollicitation d'un abri provisoire chez elle, elle a fini par admettre cet homme mystérieux dans sa chambre. Ce Michel Bóutros, Français de mère grecque, est un communiste et est, en effet, traqué par la police. Là commence un vrai drame de la vie pour « une Femme à sa fenêtre ». Il se produira un changement profond dans la vie de Margo à cause de l'apparition inattendue de cet intrus. On voit le roman se développer autour de Margo et de ce révolutionnaire balcanique. Margo, de son côté, a été intérieurement fascinée par cet événement quelque peu romanesque, étant donné qu'elle concevait une forte désillusion envers son mari, qui, satisfait d'une vie monotone vivait au jour le jour sans faire grand-chose. Par contre, ce gaillard pourrait à ses yeux ouvrir une nouvelle perspective ou un nouvel univers, terra incognita. D'un consentement de Rico, elle est parvenue à l'abriter chez un de ses amis : Malfosse, amoureux lui aussi de Margo. L'annoncelement progressif du dialogue avec ce Bóutros permet à Margo de découvrir tout ce qu'il y avait de neuf pour elle, un désir caché en elle a revêtu une forme plus concrète. C'est agir vers un but précis, compromettant au pire sa vie ! Elle, qui « se contentait de la petite partie de tous les jours » (ibid. p. 171) en dépit de la volition d'une « vie

intense» a finalement mis la main sur une chance de résurrection de sa propre vie. Un grand moment de réflexion. «Elle regarde tous ces gens autour d'elle avec fierté et mépris; elle regretta la crainte qui l'avait poursuivie jusque dans ce moment inespéré et elle se promit de soutenir Boutros dorénavant, sans aucune restriction.» (ibid. p. 71) Soutenir simplement ce Boutros sera loin de satisfaire son désir; elle va jusqu'à vouloir partager sa vie en liquidant celle avec son mari. Et Margo d'avouer un jour à Boutros : «J'ai eu honte de moi quand j'ai découvert que je ne faisais pas ce que j'aurais voulu faire dans la vie.» (ibid. p. 87) Il semble à Margo que ce jeune homme avance décidément vers son idéal en se sacrifiant et sacrifiant tout. Ce qui importe pour lui, c'est cette raison immuable, non pas la liberté à la bourgeoise ni une vie euphorique. Cette action élabore la valeur et la vertu de l'homme. Margo s'émerveille devant Boutros : «Comme il avait l'air solide. Sa force morale semblait s'accorder point à point à sa force physique.» (ibid. p. 89) Dans une action semblable visant charnellement à un but certain, il y a, quoique éphémère, «un grand élan de vie». Ni en France, ni en Allemagne, en bref en Occident tombé en décadence on ne le trouve plus. En Russie, peut-être. Et Boutros dit : «Je me serai donné à ce qu'il y avait de plus fort dans le monde, de mon temps.» (ibid.) Car Michel Boutros était un homme altéré depuis son adolescence «de saisir les mouvements de l'énergie, à travers le monde dans leur instant de vie essentielle.» Il avait besoin d'un plus étroit contact avec les forces qui triomphaient dans le monde où il vivait. Dans la réalité pourtant ce sera dans le fascisme que Drieu trouvera «ce qu'il y a de plus fort» et ce qui donne «un grand élan de la vie», mieux encore cette unité des forces physiques et morales. «L'Europe était condamnée de l'Oural à Deauville, mais il restait assez de force à l'Est pour renverser l'Ouest». (ibid. p. 213) Pour Drieu, il existe des points communs entre le communisme et le fascisme ; c'est l'esprit de sacrifice de soi en faveur d'un nouvel ordre de chose, la nouvelle discipline et enfin la solidarité destinée à un but suprême. Cela apparaît sous forme de volonté de combat, d'épreuves appuyées par la virilité et la santé. Drieu considère que tout cela peut engendrer d'une manière systématique l'association idéale de deux éléments physiques et moraux que la société moderne née du progrès technique et scientifique a contribué à faire perdre aux hommes. Revenons à Margo. Elle suivra donc Boutros en s'avouant : «Je ne suis rien, mais du moins je sais ce qu'est la grandeur. Allons ! C'est encore une chance que je puisse rendre à un homme, un vrai. Pour une fois que j'en ai rencontré un sur ma route, je ferai n'importe quoi pour l'aider davantage. Ne fait-il pas sentir comment j'avais pu vivre, au lieu de promener mon cadavre à travers mes jours.» Ainsi est prise sa décision. Rupture des amarres pour une nouvelle vie. Maintenant qu'elle a été frappée dans sa profondeur par la vie dure et sincère de Michel Boutros, elle ne pourra plus dorénavant se supporter de la compagnie. Ce qui est essentiel

pour cette belle bourgeoise, ce n'est assurément pas l'idéologie de Boutros, mais c'est entre autres choses de détruire l'état actuel de son existence ou de rompre sa vie consistant en une éternelle répétition d'aventures galantes, d'alcool; etc. pour se jeter passionnément avec tout son être dans une vie inconnue, qui pourrait la faire renaître différemment. Elle était dorénavant au-delà de tous les scrupules; une chose comptait pour elle : «vivre en pleine ferveur ces dernières heures». Et encore : «Comment pouvait-on oublier la vraie vie s'il vous a été donnée de la voir haleter devant vous, quand ce ne serait qu'une heure ? Mais si elle pouvait encore se résigner à choisir de l'attitude où son ami l'élevait, elle savait, bien qu'elle ne pouvait plus supporter ce qui auparavant lui tenait bien d'exister. Oh ! cette dernière année d'Athènes : Ferid, Staalbaum, ces hommes, ces femmes, ces heures, la cruelle dérision de Rico. Comme nous pouvons nous oublier.» (ibid. p. 150) La lecture de ce roman nous fait assister au développement intérieur de l'héroïne, en d'autres termes l'auteur nous montre un processus de l'éveil de celle-ci à une vie sincère et saine à l'encontre de celle embourgeoisée et veule. Foin de la vie pantouflarde ! Vaquer à une action violente, pour une vie remplie et exaltante. Détruire le passé et le présent ! Nous voici devant un Drieu recherchant, le combat, l'épreuve impliquant la virilité et la santé de l'humain. Ce qui est nécessaire pour les hommes vivant dans le monde moderne atteint de machinisme, d'alcoolisme, c'est d'abord un retour à la santé à la fois morale et physique. Drieu a voulu puiser dans des mouvements révolutionnaires cette santé perdue depuis longtemps, c'est-à-dire : «une expérience éclatante de la force et de l'allégresse des corps», «l'effet d'une foi ardente extra-terrestre, et enfin «confiance dans la vie, joie de vivre, affirmation exubérante de l'immédiat». Il faudra toutefois présupposer une destruction de l'ordre établi incapable de satisfaire tout cela. Et si l'on se place sur ce point de vue de l'action rénovatrice, le fascisme ou le socialisme (aussi le communisme) reviendrait au même pour Drieu, encore, qu'il ait choisi le camp fasciste.

Ce roman occupe une place particulière : Margo abandonnant tout, vie aisée, argent que les héros de ses autres romans cherchent le plus souvent, s'adonne à une nouvelle vie aventureuse et Michel Boutros l'aidant à cette réalisation en tant que révolutionnaire. Bref, on y ressent une sorte d'espoir de la jeunesse envers un avenir toujours incertain. Différent des autres héros de Drieu, Boutros n'est pas représenté comme un homme ambigu ou déchiré entre ce qu'il rêve et ce qu'il fait mais comme celui qui a son concept précis de la vie comme nous venons de le voir. On ne trouve pas non plus, du moins directement dans ce roman ni alcoolisme, ni adultère, ni drogue. Le ton fondamental se résume enfin en une évolution de l'éveil de Margo. Fernandez dit de ce roman que «c'est ouvrage était plus frais que les précédents, que le personnage de la femme, peint sans rancune et sans

méfiance, semble réveiller je ne sais quel soulagement chez l'auteur. »

VI

Alors que le roman *Une Femme à sa Fenêtre* exhalte un idéal d'individu se réveillant de son existence infertile pour se relancer en quête de ce qu'il perdait de vue, le *Feu Follet* nous présente une ambiance romanesque plus assombrie, plus désespérante, en traitant de la psychologie d'un homme drogué et du dénouement tragique de celui-ci. La *Critique du Temps Moderne* de Drieu portait sur plusieurs aspects, mais ce roman a la particularité de traiter directement du problème de la drogue. La drogue est une des maladies typiquement modernes et elle est, par conséquent, un des plus grands symboles de la décadence. Il n'est nullement étonnant que Drieu ait porté son attention sur ce problème, lui qui était toujours très sensible à tous les problèmes de son temps, surtout à ceux préfigurant la corruption du monde.

Alain, héros de ce roman est un bel homme, charmant, délicat, mais presque râté dans sa vie. C'est un homme qui «s'était interdit de nourrir des idées sur le monde» et «Philosophie, art, politique ou morale, tout système lui paraissait une impossible rodomontade» (*Le Feu Follet*, p. 34). C'est aussi une des figures de la jeunesse d'après-guerre. Au lieu de surmonter la déception éprouvée à travers l'expérience de la guerre, il se plonge plutôt dans la décadence. Et ce qu'il guète n'est autre que l'argent qui l'exemptera de faire un travail laborieux et aussi la femme comme moyen par excellence d'obtenir cet argent tout puissant. Il est comme le titre de son roman, un homme avec la «valise vide». Ne trouvant rien de consistant dans sa vie et vivant dans un monde d'illusion, Alain finira par rencontrer la drogue, qui, du moins, lui donnera une vision fantastique susceptible de lui faire oublier le réel : «Au fond, il avait cru pendant quelque temps au paradis sur la terre». Et «l'argent résumant pour lui l'univers, était à son tour résumé par la drogue.» (ibid. p. 37) Il essaie pourtant de se désintoxiquer en vue de rattraper son ex-femme qui s'est enfuie de chez lui puisqu'il se droguait, mais sa faiblesse ne le permet pas. Là commence un cycle infernal. Sans femme, sans argent et sans drogue ; sans drogue c'est-à-dire sans moyen de combler le vide dans sa vie ! Que faudra-t-il pour en finir avec ce cycle ? Le suicide ! Régler sa vie par sa propre main. Il est trop tard même s'il envie terriblement les gens qui vivent solidement sur la terre sans s'adonner aux bavardages infertiles. Ces gens lui font ressentir la défaite de sa vie. Alain est un homme déchiré par antinomie : vice ou vertu, bon ou mauvais, il n'a pu finalement s'engager à fond ni dans l'un ni dans l'autre. Il ne trouve la solution que dans le suicide. Solution facile. Contrairement à ce qu'on dit de lui qu'il était lui-même drogué, il a critiqué effectivement la drogue et les drogués en dévoilant cruellement la nullité, l'atrocité de la drogue qui réduit les hommes au néant. C'est exactement dans ce sens de la critique qu'il

faut interpréter ce roman. Ce que recherchait Drieu se situe à l'antipode de cet univers d'Alain. Alors quel moyen ou quel système devrait exister dans ce monde «pourri dans son cœur et dans l'esprit» pour réaliser le désir de Michel Boutros, le rêve de Margo et guérir la maladie d'Alain ? Mais avant d'avancer précipitamment à la conclusion, nous avons intérêt de nous arrêter un moment sur un grand roman quasi-autobiographique, Gilles.

VII

«Par un soir de l'hiver de 1917, un train débarquait dans la gare de l'Est, un troupe nombreuse de permissionnaires. Il y avait là, mêlés à des gens de l'arrière, beaucoup d'hommes du front, soldats et officiers reconnaissables à leur figure tannée, leur capote fatiguée.» (Gille. p.3) Ainsi commence le roman Gilles. Sans doute le jeune Drieu était-il parmi eux une vingtaine d'années plutôt. L'image du héros se superpose inévitablement à celle de Drieu. Dès le commencement du roman, on s'aperçoit d'une double figure de Gilles déchiré entre deux sentiments antinomiques : celui qui se lamente de la frivolité, de l'irresponsabilité, de la mensongerie de l'arrière, au point de «se demander pourquoi il était venu à Paris», de «projeter de repartir le lendemain matin pour la campagne, là où florissaient les obus et cette mort qui est vraiment le grand intérêt de la vie» (ibid. p.13) ou de s'apercevoir que «le remords d'avoir quitté le front n'avait cessé de vivre au fond de lui» (ibid. p.37) et enfin de se dire que «toute cette vie n'était que faiblesse et lâcheté, frivolité inepte et qu'il ne pouvait vivre que là-bas : ou plutôt il était fait pour mourir là-bas» (ibid. p.37) et celui qui désire les femmes, le luxe, la facilité, enfin l'argent pour ce faire. Un seul moyen qu'il puisse imaginer pour se procurer cet argent est d'épouser malgré lui une femme riche, en l'occurrence une juive bourgeoise. Il devra payer une erreur irréparable. Gilles se marie avec la sœur de son camarade mort au front : Myriam, fille d'un grand homme d'affaires. Ce fut une mystification de soi ; d'abord il a épousé cette innocente fille uniquement pour l'argent, puis c'est une juive qu'il a gagné à ce prix, lui qui dit : «je ne suis pas antisémite.....Eh bien ! moi je ne peux pas supporter les juifs, parce qu'ils sont par excellence le monde moderne que j'abhorre.» (ibid. p.99) Il essaiera en vain de se mentir. Il a obtenu en effet ce qu'il avait désiré. Une solution seulement pour sortir de cette mystification de soi ; Repartir au front en abandonnant sa femme pour y rejeter tout son être. Il part au front et trouve une infirmière pour laquelle il se passionne. Rupture avec sa femme, naturellement. La guerre finie, Gilles replonge dans la vie de société qu'il déteste depuis la guerre et aspire vaguement à une chose qui fasse ressentir cet enthousiasme du front. Gilles aborde le groupe «Révolté» (Surréalistes) qui prétend que «la destruction est le seul moyen d'atteindre à des lieux inconnus et merveilleux» (ibid. p.177).

Mais on a déjà vu la raison pour laquelle il a quitté ce mouvement. En dehors de cette histoire du surréalisme, Drieu consacre bien des pages à raconter l'échec de son histoire de coeur avec une Américaine mariée Dora qu'il ne se lasse pas d'évoquer dans ses autres écrits romanesques. Tout comme Michel Boutros, Gilles Gambier cherche le vrai sens de la vie de ce siècle à la fois déclinant et remontant. En quittant son poste à l'Elysée et après avoir accompli un voyage dans le désert algérien, il ressent vivement le désir d'exprimer à lui seul «cette pensée tenace, méprisante et tendrement désolée, qui s'était composée en lui autour des mythes sommaires de la pensée contemporaine : Patrie, Révolution, Machine, Parti. «Ce serait sa façon de prier. Une force que ses vingt ans avaient pressentie à la guerre remontant lentement en lui avec sa maturité : la prière.» (ibid. p. 358) D'où il a fondé la revue Apocalypse dans laquelle «la diatribe se mêlait à un éloge extatique des vérités oubliées dans leur tombe» (ibid. p. 364) Gilles dit à son ami Lorin : «Je veux détruire la société capitaliste pour restaurer la notion d'aristocrate.» (ibid. p. 365) «Gilles n'avait jamais cru une seconde qu'il fût possible de croire à l'égalité, au progrès.» (ibid. p. 367) Les trois dernières phrases montrent bel et bien une certaine caractéristique d'un individu penchant vers l'idée fasciste ; c'est une tendance à la fois conservatrice et rénovatrice. Désir de la lutte, désir de la restauration d'un nouvel état, méfiance du progrès, de l'égalité, etc. C'est un esprit d'élite. Qu'est-ce que Gilles attend de ce monde alors, lui, désillusionné de capitalisme, de communisme, encore plus de mouvements divers qui tombent finalement en routine? Gilles rêve «d'un parti qui serait national sans être nationaliste, qui romprait avec tous les préjugés et les routines de la droite sur ce chapitre et un parti qui serait social sans être socialiste, qui reformerait hardiment mais sans suivre l'ornière d'aucune doctrine.» (ibid. p. 376) S'il se place sur ce point de vue, la voie à suivre est claire pour Gilles, bien qu'il connaisse «mal le fascisme italien et n'ait que des idées obscures sur le mouvement hitlérien». (ibid. p. 405) Une occasion, pourtant, suffira pour l'y pousser en définitive. C'est l'affaire du 6 Février 1934, cette manifestation des partis de droite se soulevant contre le régime qu'ils considéraient comme corrompu. Les manifestants ont réclamé un nouveau régime, régime totalitaire. Gilles suit les manifestants et s'étonne «de leur sérieux» et voit «une vraie colère dans leurs yeux». En se mêlant à cette foule hurlant la Marseillaise, se heurtant s'ensanglantant avec la police et criant à bas le régime, Gilles sent revenir en lui une jeunesse perdue depuis longtemps. «Tandis qu'il marchait dans les rues, il se disait : «Voilà, toutes les forces disjointes sont prêtes pour des regroupements miraculeux. Il ne manque qu'une chose, l'élan vital, qui fait que chaque sursaut converge tout autre sursaut» (ibid. p. 422). On voit bien à travers Gilles à quel point Drieu était secoué par cette nuit du 6 Février, comme l'était le jeune Robert Brasillach. Gilles crie à ses amis : «Mais vous ne vous rendez pas compte de ce

qui se passe. Ce peuple n'est pas mort. Comme nous le croyons tout au fond de nous-même, ce peuple s'est relevé de son lit de torpeur. Ce peuple, qui a quitté ses villages et ses églises, qui est venu s'enfermer dans les usines, les bureaux et les cinémas, n'a pas perdu tout à fait la fertilité de son sang. C'est le moment pour vous, hommes politiques, de vous précipiter dehors, audevant de lui (peuple) (ibid. p. 419). Il va jusqu'à dire qu'il vit pour la première fois depuis vingt ans et déclarant carrément : «Maintenant, je marcherai avec n'importe quel type qui foutra ce régime par terre, avec n'importe qui, à n'importe quelle condition» (ibid. p. 421). A l'encontre de l'espérance de Gilles, la manifestation de la gauche suite à celle de la droite a réussi à faire écrouler le Gouvernement de Daladier et à établir le pouvoir de la gauche (le Front Populaire de Léon Blum). Le rêve de Gilles se voit donc avorté en France. La France se dirigera désormais à l'opposé de ce qu'il espère. Désappointé de sa patrie et liquidant son passé, Gilles part pour l'Espagne en guerre civile en portant le pseudonyme de Walter. Un hasard un peu trop romanesque le conduit à rencontrer les volontaires étrangers qui luttent pour la cause du fascisme. L'un d'eux lui dit : «Je crois que le fascisme est une immense révolution salutaire. (.....) Walter, dès la première minute que nous nous sommes rencontrés, vous avez exprimé exactement ma pensée : nous sommes pour le catholicisme viril du Moyen Age» (ibid. p. 473). A lui, Gilles répond : «Le fascisme serait une véritable révolution, c'est-à-dire un tour complet de l'Europe sur elle-même par le mélange du plus ancien et du plus nouveau. (.....)» (ibid. p. 474) Comme nous l'avons déjà vu, l'idéal de Drieu n'était autre que de faire naître une Patrie européenne, dont il avait exprimé l'idée sous la forme de l'Europe fédérale, ensuite de former les Etats-Unis d'Europe : l'assise de cette Patrie ne devra être fondée ni sur le vieux capitalisme, ni sur le socialisme ou le communisme ; mais sur un régime fait du «mélange du plus ancien et du plus nouveau», qui pourra faire aussi la réconciliation de l'Europe à l'ancêtre du nationalisme périmé. Un des amis de Walter s'écrie : «Pour moi, le triomphe des Etats-Unis, après une guerre mondiale, serait aussi affreux que le triomphe de la Russie» (ibid. p. 475). Et Walter de dire : «Pour moi, je me suis retiré d'entre les nations. J'appartiens à un nouvel ordre militaire et religieux qui s'est fondé quelque part dans le monde et poursuit, envers et contre tout, la conciliation de l'Eglise et du fascisme et leur double triomphe sur l'Europe» (ibid. p. 475).

Il va de soi que celui capable de réaliser ce «double triomphe sur l'Europe» n'est pour le moment que l'Allemagne nazie. Et aussi pour la défense contre l'invasion russe, il faut «un esprit de patriotisme européen» et cet esprit «ne naîtra que si l'Allemagne a d'avance donné une pleine garantie morale à l'intégrité de patries, de toutes les patries d'Europe» (ibid. p. 476). Ainsi se fait la conversion de Gilles. Dans un champ de bataille où pleuvent les balles, Gilles se sent libéré de ses

éternelles femmes ainsi que de son éternel Paris et il a l'impression de «redevient lui-même plus que jamais». Il se dit : «Là-bas, au loin, la vie pouvait-elle être encore délicieuse ? Les femmes, il ne les désire plus Tout cela n'avait été que mensonge de part et d'autre» (ibid. p. 483).

Conclusion

Nous avons ainsi tracé l'itinéraire de Drieu en repassant ses écrits principaux. Il va sans dire que nous sommes mille fois loin de prétendre tout connaître de sa personnalité, mais que nous avons pu indiquer certaines caractéristiques de cet esprit.

Presque tous les critiques et littéraires sont unanimes pour tenir Drieu la Rochelle comme un des représentants typiques d'entre deux Guerres, lesquels ont pu exprimer d'une manière ou d'une autre leur atmosphère soit sur le plan littéraire, soit sur le plan socio-politique. Benjamin Crémieux dit par exemple que les oeuvres de Drieu resteront un document unique sur une époque (XXe siècle, éd. Gallimard 1924) et R. M. du Gard conclut un article sur Drieu en disant qu'il est un des plus riches héritiers d'une civilisation menacée (Feux tournants, éd. Camille Bloch, 1925).

Ce qu'il avait poursuivi durant sa vie, tel que nous l'avons vu, se réduisait finalement à la restauration ou à la reconstitution de la France et surtout de l'Europe dont la raison d'être menaçait de disparaître. La décadence accélérât ce fait. La prérogative du matérialisme ou du spiritualisme sans fond. Tout cela provient dans un certain sens de l'oubli d'un rapport harmonieux de la vertu physique avec celle morale, que l'Ancien connaissait comme un fait naturel. La Guerre de 14 était le triomphe du machinisme et par conséquent elle symbolisait la décadence du 20e siècle à ses yeux.

Nous avons repéré la force motrice de son idée dans le milieu vital de son enfance et adolescence et recherché ses dispositions nourries dudit milieu (culte du héros, culte des forts, aspiration à l'action violente, c'est-à-dire le désir de ce dont il n'est pas fourni ou qu'il considérait comme tel). La guerre était bel et bien une occasion de désaltérer sa soif intérieure, mais en même temps elle lui a révélé cruellement un écart entre la réalité et le rêve. Ce n'était point la bataille des hommes à cheval, mais celle où l'on se battait contre un ennemi invisible en un mot une guerre moderne. La désillusion allait se transmuter en négation de cette société qui avait provoqué la guerre semblable. Il n'en reste pas moins que l'expérience de la guerre persiste en lui en tant que nostalgie exaltante et elle est devenue un ferment qui promettait son évolution idéologique.

Drieu considère que ni le capitalisme, ni le socialisme ne pourra surmonter cette décadence et il les rejette tous les deux. Il ne croit pas à la lutte des classes, encore moins au triomphe de la masse ouvrière, car dans l'histoire ce n'est jamais qu'une poignée d'élites qui gouvernent. Il en est de même pour le capitalisme.

«La philosophie du 20e siècle devra être de critique de raison, de l'irrationnel, de l'action, du pragmatisme» (Socialisme Fasciste). Rome et Berlin ont pu s'approprier ces leçons nietzschéennes. Une troupe d'élites a réussi à former en basant sur cette pensée nietzschéenne un parti qui «fusionne plusieurs données aujourd'hui séparées et qui bénéficie des enthousiasmes aujourd'hui séparés et isolés et sans but». (ibid) La restauration de l'Europe sera réalisée et la décadence de l'Occident sera transcendée par cette nouvelle force (fusion idéale du spirituel et du physique) ; Drieu voit cette fusion dans l'exemple du fascisme. C'est également grâce à ce Fascisme que l'Europe pourra s'affronter contre deux grandes forces mondiales. Ainsi Drieu finit-il par atteindre à travers bien des tâtonnements l'idée fasciste. Et le Fascisme est un mouvement qui exprime avant tout : «principe de chef, désir d'un nouveau monde, action violente, célébration de la jeunesse, esprit d'élite, ardeur révolutionnaire, vénération de la tradition». (L'Action Française, Ernest Nolte ; Ed. Julliard 1970). On peut dire que ces facteurs convenaient bien à ses dispositions intérieures.

Pourtant Drieu s'apercevra bientôt de l'erreur de son engagement. La désillusion d'hitlérisme lui arrive en comprenant qu'Hitler n'avance pas du tout vers la reconstitution de l'Europe mais seulement vers la prise de l'hégémonie germanique. Drieu voulait «maintenir l'unité de l'Europe de Varsovie à Paris, d'Helsinki à Lisbonne.» (Récit Secret p. 94). Il a confié ce souhait au mouvement d'Hitler. Drieu avoue à son ami Pierre Andreu en janvier 1943 : «Je me suis complètement trompé sur l'hitlérisme. Au fond je, jugeais l'Allemagne beaucoup plus sainement en 1933 et 34, quand je suis devenu partisan ma vue ensuite s'est brouillée. L'Allemagne participe aussi profondément que les autres nations à la décadence européenne.» (P. Andreu, Drieu, témoin et visionnaire). Le 31 1944 dans un journal écrit en anglais il dit aussi que «Europe has been spoilt by Hitler in 1940» (Récit secret, Journal (1944—1945. p. 72). Son rêve de l'Europe s'est ainsi avorté et il s'est retourné une fois pour toute à son obsession intérieure qui le surprenait dès son adolescence : le suicide. Il a refusé la proposition d'exil, qui lui a été faite pour se rendre en Suisse, à la différence de la plupart des Collaborateurs sauf R. Brasillach et le 16 mars 1945, il s'est donné la mort en arrachant le tuyau de gaz et en avalant trois tubes de gardénal (F. Grover).

Un intellectuel romantiste a confié son rêve romantique dans un mouvement peu romantique. Enfin le fascisme n'était qu'un mauvais rêve pour Drieu rêveur.

Il est regrettable que la mort nous ait défendus de voir un développement ultérieur de lui, lui qui, déçu du fascisme, déclarait ses vœux au communisme.

Les oeuvres consultées de Drieu la Rochelle

Etat-Civil	Gallimard	1921
La Suite dans les Idées	Au Sans Pareil	1927
Plainte contre Inconnu	Gallimard	1924
Une femme à sa Fenêtre	Gallimard	1927
Genève ou Moscou	Gallimard	1928
Socialisme Fasciste	Gallimard	1934
Gilles	Gallimard	1939
Notes pour Comprendre le Siècle	Gallimard	1941
Récit Secret	Gallimard	1951
Histoires Déplaisantes	Gallimard	1963
Mesure de la France	Grasset	1964
Sur les Ecrivains	Gallimard	1964
Les Chiens de paille	Gallimard	1964
Mémoire de Dirk Raspe	Gallimard	1966
La Comédie de Charleroi	Livre de Poche	
L'Homme à cheval	Livre de Poche	
Rêveuse Bourgeoisie	Folio	
Le Feu Follet	Folio	

Sur Drieu la Rochelle

Frédéric Grover	Drieu la Rochelle	Gallimard	1962
	Drieu la Rochelle, and the fiction of testimony	University of California Presse	1958
Pierre Andreu	Drieu, témoin et visionnaire	Grasset	1952
Pol Vendrome	Drieu la Rochelle	Fd. universitaire	1958
Benjamin Crémieux	XXe siècle (P.P 222-232)	Gallimard	1924
Martin du Gard	Feux Tournants, nouveaux portraits contemporains (P.P 173-182)		
		Camille Bloch	1925
Micheline Tison-Braun	La Crise de l'Humanisme (tome II		
	P.P 355-364)	Nizet	1967
Paul Sérant	Le Romantisme fasciste	Fasquelle	1957
Robert Brasillach	Les Quatre Jeudi (P.P 275-282)	Les sept couleurs	1951
Tarmo Kunnas	Drieu la Rochelle, Céline, Brasillach et la tentation fasciste		
		Les sept couleurs	1972
Pierre de Boideffre	Les écrivains de la nuit (P.P 229-247)	Plon	1973
Frank Field	Three French Writers and Great War (P.P 81-135)	Cambridge University Press	1975
Dr. R Saucy	Le fascisme de Drieu la Rochelle	Dans Revue d'Histoire de la Deuxième Guerre Mondiale (No. 66)	

L. Richard

Drieu la Rochelle et la Nouvelle Revue
Française des années noires

Dans Revue d'Histoire
de la Deuxième Guerre
Mondiale (No. 97)